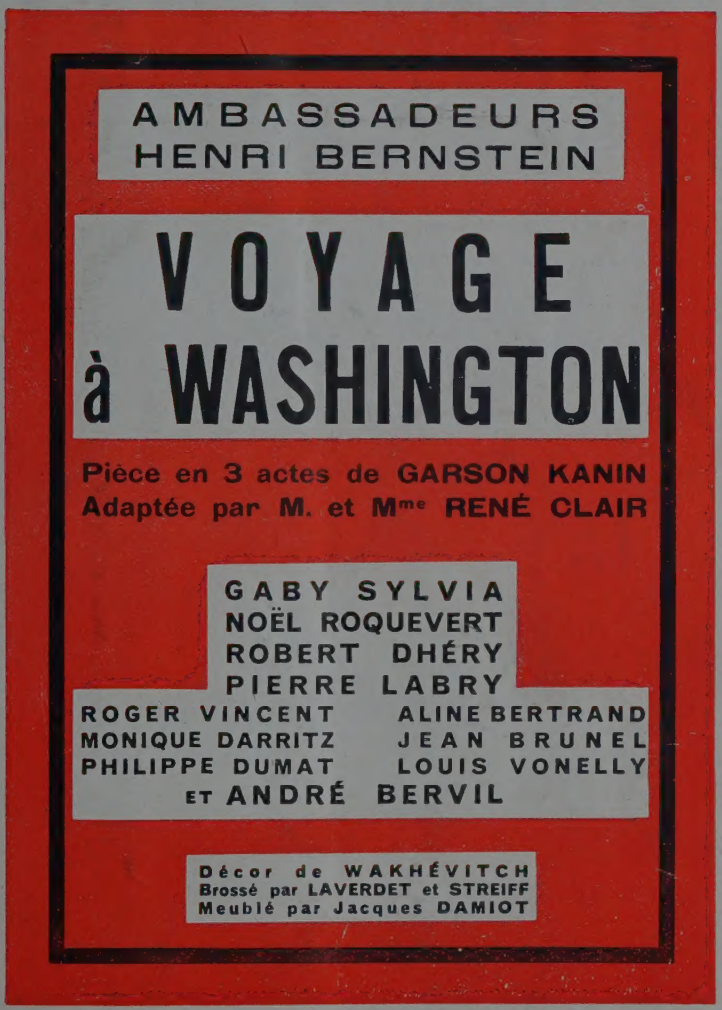
Illinois U Library

NUMÉRO 20 — 1er OCTOBRE 1948

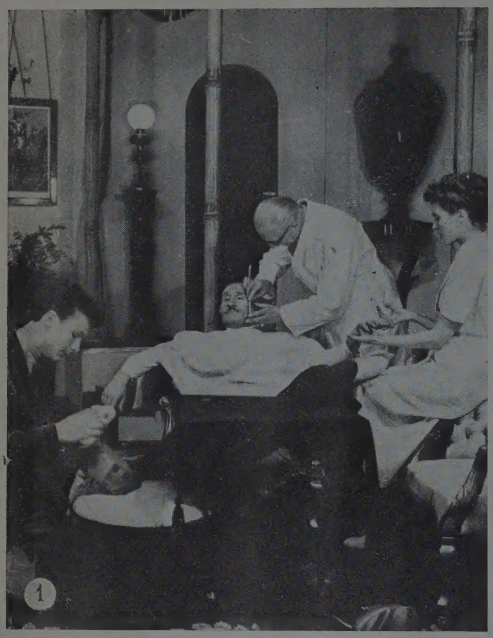
France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE



Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec "FRANCE-ILLUSTRATION".

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Le Valet. Brock. Le Coiffeur. La Manucure.

1 Brock, au coiffeur. — *Une seule fois, tout doux. Et ne l'ouvrez pas.* (A la manucure :) *Juste un polissage. On me fait les ongles tous les jours.* (Acte Premier.)

3 Brock. — *Oh ! Du calme. J'ai pas besoin de conseils.* (Acte Premier.)

Eddie. Devery. Brock.

2 Billie. — *Qu'est-ce que tu veux ?* (Acte Premier.)

Billie.

Paul. Billie.

4 Billie. — *Il n'a pas tort, je suis une cruche et j'aime ça.* (Acte Premier.)

Illinois U Library

VOYAGE A WASHINGTON

Comédie en trois actes de GARSON KANIN
Adaptée par BRONJA et René CLAIR

Cette œuvre a été créée à Paris le 9 avril 1948 au Théâtre des Ambassadeurs, dans une mise en scène de M. Henry Bernstein et un décor de M. Wakhévitch

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by „Garson" Kanin.

PERSONNAGES :

Billie	*Mmes*	*Gaby SYLVIA*
Mme Hedges		*Aline BERTRAND*
La Manucure		*Monique DARRITZ*
Brock	*MM.*	*Noël ROQUEVERT*
Devery		*André BERVIL*
Paul		*Robert DHERY*
Eddie		*Pierre LABRY*
Hedges		*Roger VINCENT*
Le Directeur		*Jean BRUNEL*
L'Assistant-directeur . . .		*Philippe DUMAS*
Le Coiffeur		*Louis VONELLY*

ACTE PREMIER

Le décor représente le salon de l'appartement 67 D., qui occupe une place importante dans le meilleur hôtel de Washington. D. C. 67 D. est ainsi appelé parce que c'est un appartement à deux étages. C'est un chef-d'œuvre de bon goût agressif. Quand le rideau se lève le salon est vide. Des balais et des chiffons sont posés contre le mur de l'entrée. Une porte qui donne sur le couloir est ouverte et l'on entend la sonnerie du téléphone.

Une femme de chambre descend l'escalier qui va du salon aux chambres à coucher situées à l'étage supérieur. Elle porte un vase plein de roses jaunes. Elle les pose sur un meuble du salon et sort de scène sans prêter attention au téléphone. On entend encore la sonnerie. La femme de chambre revient et finit de mettre le salon en ordre. La sonnerie s'arrête. Un homme entre par la porte ouverte. Il regarde l'intérieur de la pièce, est sur le point de passer son chemin, puis revient sur ses pas. C'est Paul Verrall, rédacteur au journal la République nouvelle. *Verrall est un homme d'environ trente-cinq ans, sympathique, vif et énergique. Au total, rien à lui reprocher si ce n'est peut-être une tendance à prendre tout — et lui-même — un peu trop au sérieux. Mais il ne l'ignore pas. Il a sous le bras quelques livres et journaux. N'oublions pas qu'il porte des lunettes.*

Paul allume une cigarette et s'avance d'un pas dans le salon.

PAUL. — Hélène, qui est-ce qu'on attend ici ?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas.

PAUL. — Ça ne serait pas un nommé Harry Brock ?

HÉLÈNE. — Je ne suis pas le service de la réception.

PAUL. — C'est un type que je dois voir. Je pensais qu'il prendrait cet appartement.

Hélène regarde une carte placée dans le bouquet de roses.

HÉLÈNE. — Brock !

Elle continue de travailler.

PAUL, regardant le salon. — Je m'en doutais.

HÉLÈNE. — Brock. Qui est-ce ?

PAUL. — *Harry* Brock.

HÉLÈNE. — Jamais entendu ce nom-là.

PAUL. — Ça viendra. Un chiffonnier qui est devenu milliardaire sans aucune aide — sauf celle que lui a apportée la guerre.

HÉLÈNE. — Un bonhomme qui prend cet appartement-ci ? Je n'ai pas envie de le connaître.

PAUL. — Pourquoi ?

HÉLÈNE. — Vous savez combien on lui fait payer ?

PAUL. — 250 dollars par jour.

HÉLÈNE. — Qui vous a dit ça ?

PAUL. — Frank.

HÉLÈNE. — Oh !...

PAUL. — Et alors ?

HÉLÈNE. — Payer 250 dollars par jour pour une chambre d'hôtel. Ça devrait être défendu. Il devrait y avoir une loi.

PAUL. — Il y a déjà trop de lois.

HÉLÈNE. — Quand je gagne 18 dollars par semaine, je ne vois pas pourquoi quelqu'un dépenserait 250 dollars par jour.

PAUL. — Pour une chambre d'hôtel.

HÉLÈNE. — C'est ce que je vous dis.

PAUL, souriant. — On dira que vous êtes mûre pour la révolution.

HÉLÈNE. — Répondez que j'y pense sérieusement.

Paul va vers la fenêtre.

HÉLÈNE. — Ça a changé, hein ?

PAUL. — Quoi ?

HÉLÈNE. — Washington.

PAUL. — Pas assez. Un peu de changement ne me déplairait pas. On n'a pas fait la guerre pour que tout reste à sa place.

HÉLÈNE. — L'ennui avec vous, monsieur Verrall, c'est que vous pensez trop. Beaucoup d'hommes de votre âge...

Elle s'interrompt en voyant un Chasseur qui entre, porteur d'une grande valise de cuir et de plusieurs autres valises, et suivi de Eddie Brock, cousin de Harry — et homme à tout faire du grand homme.

EDDIE. — Ceux-là restent ici. Le reste, en haut.

LE CHASSEUR. — Bien, monsieur.

Hélène ramasse ses affaires et sort. Paul va pour sortir, ainsi que le Chasseur. A ce moment, Harry Brock entre, suivi du directeur de l'hôtel. Derrière eux, Billie Dawn apparaît, vêtue d'un manteau de vison et portant un autre vison sur le bras. Brock est un puissant gaillard d'une quarantaine d'années. Billie est ravissamment jolie et ravissamment stupide. Le Chasseur sort.

LE DIRECTEUR. — Voici l'appartement réservé pour vous.

Brock et Billie regardent. Brock est impressionné, mais essaie de ne pas le montrer.

BROCK, sans enthousiasme. — Ça suffira.

LE DIRECTEUR, montrant les lieux. — Service. Terrasse. Et les chambres à coucher par ici.

Il monte. Billie le suit. Eddie tire des bouteilles de la valise de cuir et les dispose sur la table. Brock s'assied sur le divan central et retire ses chaussures. Paul s'avance vers lui.

PAUL, tendant la main. — Bonjour, monsieur Brock.

BROCK, ignorant la main tendue. — Qui êtes-vous ?

Il tourne le dos à Paul, qui hésite un moment puis sort.

BROCK, à Eddie. — Qu'est-ce que c'était que ça ?

EDDIE, les bras en l'air. — J'y suis pour rien.

BROCK. — Qu'est-ce que c'est que ce b...-là, avec des gens qui vont et viennent dans tous les coins ?

Le Directeur revient.

LE DIRECTEUR. — Mme Brock semble très satisfaite des chambres.

BROCK. — Ce n'est pas Mme Brock.

LE DIRECTEUR. — Ah ! (Un peu surpris, il se reprend.) Je comprends...

BROCK. — Ça va. Cherchez pas trop à comprendre.

LE DIRECTEUR. — Je ne cherche pas...

BROCK. — Il n'y a pas de Mme Brock, sauf ma mère. Et elle est morte.

LE DIRECTEUR. — Je comprends...

BROCK, un claquement des doigts. — Eddie ! Occupe-toi de lui.

Eddie s'avance, tire de sa poche un rouleau de billets. Dialogue muet entre Eddie et Brock. Combien ? Eddie tend 10 dollars au Directeur.

LE DIRECTEUR, à Eddie. — Merci... (A Brock :) Heu... Merci, monsieur. Merci beaucoup.

BROCK. — Ça va. Ça va. Un seul mot. Ceux qui font le service ici, dites-leur de bien le faire et en vitesse, et il y aura pas de pétard. Je suis fort pour les pourboires, dites-leur ça, et je n'aime pas avoir des gens qui rôdent aux alentours tout le temps. Et j'aime pas attendre. C'est pas dans mes habitudes.

LE DIRECTEUR. — Je suis certain que tout sera selon vos désirs, monsieur Brock.

BROCK. — Ça va. Tirez-vous !

LE DIRECTEUR. — Merci beaucoup, monsieur Brock.

Il sort.

BROCK, se levant. — Billie !

BILLIE, apparaissant au balcon. — Quoi ?

BROCK, montrant la pièce. — Pas mal, hein ?

BILLIE, sans enthousiasme. — Pas mal.

La sonnerie de la porte se fait entendre. Eddie va à la porte.

BROCK. — Pas mal, qu'elle dit ! Tu sais combien ça coûte par jour ?

BILLIE. — Deux cent cinquante. Tu me l'as raconté.

Elle part avec un déhanchement dédaigneux. Eddie ouvre la porte. Ed. Devery entre, un peu ivre.

DEVERY. — Bonjour, Eddie.

EDDIE. — Bonjour.

Il y a trente ans, Devery, secrétaire d'un des juges de la Cour suprême, semblait promis à un grand avenir. Quinze ans plus tard, tout le monde le pensait encore — sauf lui. Il savait qu'il était sur la pente. A présent, tout le monde le sait. On parle de son brillant passé et l'on oublie charitablement qu'il n'a plus qu'un client, Harry Brock, qui aurait peut-être du mal à trouver un avocat de meilleure réputation. Mais Ed. Devery ne s'en soucie plus. Pour lui, Brock représente 100.000 dollars par an, ce qui permet d'acheter autant de whisky que l'on veut.

DEVERY. — Je vous souhaite la bienvenue dans notre ville.

BROCK, grognant. — Oui...

EDDIE. — Hé ! Faut me faire lever une contravention.

Il cherche dans sa poche.

DEVERY. — A quel propos ?

EDDIE. — Un pouilleux d'agent, quand nous arrivions...

Il lui tend un papier.

DEVERY. — J'aimerais à faire entrer dans votre intelligence un peu limitée la notion suivante : le fait que je m'occupe de questions légales ne signifie pas que les lois dépendent de moi.

EDDIE. — Et alors ? Et alors ?

DEVERY. — C'est bien. Je verrai ce que je peux faire.

Un profond soupir.

BROCK. — Encore noir, hein ?

DEVERY. — Toujours.

BROCK. — Je vous ai prévenu qu'il y a deux ou trois histoires qui ne peuvent pas attendre.

DEVERY. — Vous en faites pas, monseigneur. J'y vois encore clair dans un contrat.

BROCK. — Qu'est-ce qu'on va faire ?

DEVERY. — Ça va s'arranger. Ça coûtera peut-être un peu plus qu'on ne pensait, mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

BROCK. — Combien, un peu plus ?

DEVERY. — Insignifiant.

BROCK. — Pourquoi, plus ?

DEVERY. — La loi de l'offre et de la demande, Harry. Une conscience élastique est une marchandise rare par ici. Par conséquent, coûteuse. Ne vous inquiétez pas.

BROCK. — Vous inquiétez pas, qu'est-ce que ça veut dire ? Ces frais-là, on peut pas les déclarer au percepteur, dites donc !

DEVERY. — Pas sûr. On devrait essayer. (Dictant :) « Au percepteur : Je vous serai obligé de déduire de mon revenu la dépense suivante : pot-de-vin, 80.000 dollars. »

BROCK, sursautant. — Quatre-vingt mille ?

Sonnerie de téléphone.

DEVERY. — Et puis ?

BROCK. — Vous disiez : insignifiant !

DEVERY. — Nous pensions cinquante mille, n'est-ce pas ?

EDDIE, répondant au téléphone. — « Oui ? »

BROCK. — Vous n'êtes pas avare avec mon fric, hein ?

EDDIE. — Oui. Qui est-ce ? Un instant. (A Devery :) Quelqu'un pour vous. Verrall.

DEVERY. — Merci. (Il va au téléphone.) « Comment ça va, Paul ? Bien. Et comment va la morale publique ?... Oui... quand vous voudrez... Le plus tôt sera le mieux... J'y serai. »

BROCK. — Qu'est-ce que c'est que tout ce boniment ?

DEVERY. — Paul Verrall. Je vous en ai parlé.

BROCK. — Verrall. Je m'en rappelle pas.

DEVERY. — Un journaliste. De *la République nouvelle*. Il veut une interview. Un garçon de valeur. Il sort de l'armée avec une provision d'idées et d'énergie.

BROCK. — Je veux pas causer à un journaliste. Je veux me faire raser.

DEVERY. — Vous feriez mieux de causer *avec* lui.

BROCK. — Qu'est-ce qu'il a d'important ?

DEVERY. — Voyez-le.

BROCK. — Pourquoi ?

DEVERY. — C'est un des quelques types de Washington qu'on doit avoir à l'œil. Il faut le mettre dans votre jeu, pour qu'il ne commence pas à vous chercher des histoires.

BROCK, très haut. — Eddie !

DEVERY. — Comment va Billie ?

BROCK. — Elle va bien. A l'étage au-dessus. (Eddie s'avance.) Je veux me faire raser ici.

EDDIE. — Parfait.

DEVERY. — Harry...

BROCK. — Quoi ?

EDDIE, au téléphone. — Salon de coiffure.

DEVERY. — Dites à Billie de s'habiller simplement, avec discrétion, pour le sénateur. Il viendra peut-être avec sa femme.

BROCK. — Dites-lui vous-même. Vous en mourrez pas.

EDDIE, au téléphone. — « Ici l'appartement de Mr. Harry Brock. Envoyez un garçon et une manucure. Pour la barbe. Oui. Tout de suite... Harry Brock, c'est ça... Cavalez. »

BROCK. — Et un coup à mes souliers...

EDDIE, en écho. — « Et le valet pour les souliers. » (Il raccroche l'appareil.) Ils grimpent.

DEVERY. — Eddie, vous voulez me sauver la vie ?

EDDIE. — Avec de l'eau gazeuse ou nature ?

DEVERY. — Sec.

EDDIE. — Compris.

Il s'occupe du whisky.

BROCK, enlevant veste et cravate. — Vous en faites pas pour Billie. Une chose pour elle : elle sait s'habiller. Vous savez ce que ça me coûte ses robes ?

DEVERY. — Je ne m'en fais pas seulement pour ça, Harry.

BROCK. — Alors pour quoi ?

DEVERY. — Dites-moi, est-ce que vous aviez besoin de l'amener ?

BROCK. — Dieu sait combien de temps je resterai ici.

DEVERY. — L'ennui, c'est que dans cette ville il y a très peu de secrets et beaucoup de bavardages.

BROCK. — Celui qui ouvre sa g... sur moi, je la lui fends en deux.

DEVERY. — Parfait... Mais ce n'est pas précisément ce que vous êtes venu faire ici. La société de Washington...

BROCK. — Qu'est-ce que ça peut me f... ?

DEVERY. — C'est votre affaire... (Eddie lui tend un verre.) Merci. (Il s'assied auprès de Brock.) Ecoutez, Harry, vous pouvez devenir un de ceux qui ont ce pays en main. Mieux que ça. Vous pouvez avoir en main ceux qui l'ont en main. Pour cela, il faut de la puissance. Vous en avez assez. De l'argent. Vous en avez beaucoup. Et, surtout, du jugement et de l'intelligence. (Pause.) C'est pourquoi vous me payez 100.000 dollars par an.

BROCK. — Qu'est-ce qui vous prend ?

DEVERY. — Rien. J'essaie seulement de définir mon rôle.

BROCK. — Ça vaut pas la peine de crier.

DEVERY. — Bien.

BROCK. — A vous entendre, on aurait dit que j'ai fait quelque chose de mal.

Il se lève.

DEVERY. — Quand Verrall sera là, soyez cordial, ne le bousculez pas. Restez naturel. Traitez-le comme une femme que vous essayeriez d'embarquer.

Sonnerie à l'entrée.

BROCK. — Attendez...

DEVERY. — Je vous laisse avec lui. C'est mieux. D'ailleurs, j'ai à parler à Billie.

Il ouvre la porte. Verrall entre.

DEVERY. — Hello, Paul.

PAUL. — Ed...

Ils se serrent la main.

DEVERY. — Harry Brock, Paul Verrall.

PAUL. — Bonjour, monsieur.

BROCK. — Bonjour. (Il le regarde.) Où c'est que je vous ai déjà vu ? (Paul sourit.) Excusez ma tenue. Je vais me faire raser et le reste. Ça vous dérange pas ?

PAUL, à Devery. — Qu'est-ce que vous lui avez dit sur moi ?

DEVERY. — Si vous voulez m'excuser...

Il part vers l'étage supérieur.

BROCK. — Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous prenez ?

PAUL. — Whisky, si vous en avez.

BROCK, il rit. — Si j'en ai ? (A voix haute.) Eddie ! (A Paul :) J'ai de tout. Qu'est-ce que vous croyez ? (Eddie apparaît.) Reste là, bon sang, et donne-lui un whisky et... (A Paul :) Eau gazeuse ?

PAUL. — Naturelle.

EDDIE. — Naturelle. Une fine à l'eau pour toi ?

BROCK. — D'accord. (A Paul :) Il sait toujours ce que j'ai envie de boire. Oui. Ça fait si longtemps que je l'emploie. Et puis, c'est mon cousin. Il me connaît comme sa poche. (A Eddie :) Vrai ?

EDDIE. — Vrai.

PAUL. — Alors, c'est peut-être lui que je devrais interviewer ?

BROCK, éclatant de rire. — Hé, ça c'est une idée. Ça serait pas si bête... Alors, qu'est-ce que vous pré-

parez, mon vieux ? De la pommade ou un éreintement ?

PAUL. — Mais...

BROCK. — J'aime savoir ça à l'avance. Je cause mieux si je sais où on veut en venir.

PAUL. — Nulle part. Dites-moi seulement la vérité.

BROCK. — Oh ! alors, c'est un éreintement...

Il rit, sûr de son charme. Eddie apporte les verres.

PAUL. — Pas tout à fait. (Il prend un verre.) Merci.

Eddie tourne dans la pièce, préparant cigares, allumettes, etc.

BROCK. — Ça va... Vous en faites pas. Ecrivez ce que vous voulez. Vous pouvez pas m'embêter et vous pouvez pas m'aider. Personne ne peut. (Ils boivent.) Si je vous cause, c'est parce que Ed. Devery me l'a demandé. Bon Dieu, je paie ce gars-là cent mille par an pour qu'il me donne des conseils ; si je les utilisais pas, je serais un cave. Pas vrai ?

EDDIE, d'un coin du salon, répond automatiquement. — Vrai.

BROCK, furieux contre Eddie. — Tire-toi ! (Eddie lève les yeux au ciel et continue de s'occuper.) Devery aime bien qu'on parle de moi dans les canards.

Il va vers la boîte où les cigares sont conservés dans l'humidité voulue.

PAUL. — Monsieur Brock, vous comprenez, dans une ville officielle comme Washington, il n'est pas sans importance d'avoir...

BROCK. — Bouclez-la. Vous me faites pleurer. Washington ! J'ai mis dans ma poche toutes les villes que je voulais... Quelle est la différence avec Washington ? Un cigare ?

PAUL, le prenant. — Merci. (Il examine le cigare.) Je le donnerai à un député.

BROCK. — Cinq dollars pièce, qu'ils me coûtent. Ça vient de quelque part à Cuba.

PAUL. — Dans ce cas, je le donnerai à un sénateur.

Il le met dans la poche de son veston.

BROCK, pensif. — Les sénateurs, c'est des grosses huiles, hein, ici ?

PAUL, ne sachant que répondre. — Oui.

BROCK, dégoûté. — Bon Dieu !

PAUL. — Pourquoi ?

BROCK. — Un sénateur, vous savez ce que c'est pour moi ? Un type qui se fait 150 dollars par semaine, pas un radis de plus. (Paul sourit et prend note.) Qu'est-ce que vous notez ?

PAUL. — Votre remarque.

BROCK, ravi. — Elle vous plaît, hein ?

PAUL. — Premier ordre.

BROCK. — Dites donc, peut-être que je réussirais à la radio ?

PAUL. — Peut-être.

BROCK. — Voulez-vous parier que je ferais plus d'argent que bien des cabots ?

PAUL. — Je ne parie pas.

Eddie porte une bouteille d'eau à l'étage supérieur. Brock allume une cigarette. Il est content, met ses pieds sur le bras du sofa.

BROCK. — Alors, mon gars, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

PAUL, soudain. — Le montant de votre fortune.

BROCK, suffoqué. — Quoi ?

PAUL. — Combien de millions avez-vous ?

BROCK. — Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis pas comptable.

PAUL, s'approchant de lui. — Vous ne savez pas ?

BROCK. — Pas exactement.

PAUL. — Cinquante millions ?

BROCK. — Vrai comme je vous cause. Je sais pas.

PAUL. — Dix millions ?

BROCK. — Peut-être bien.

PAUL. — Un million ?

BROCK. — Plus.

PAUL. — Combien ?

BROCK. — Pas mal.

PAUL, il abandonne et va vers sa chaise. — C'est bon.

BROCK. — Et, écoutez ça, j'ai fait chaque dollar moi-même. Jamais personne m'a rien donné.

PAUL. — Du beau travail.

Il s'assied.

BROCK, se levant. — Je sens ça... Qu'est-ce que vous allez raconter sur moi !

PAUL, essayant de l'amadouer. — Attendez un peu...

BROCK. — Allez-y ! Ça me dérange pas.

Il s'éloigne.

PAUL. — Que pensez-vous de...

BROCK, se retournant. — Continuez ! Démolissez-moi. Dites que je suis une frappe et un gougnafier, ça me rapportera.

PAUL. — Ecoutez-moi.

BROCK. — Laissez-moi vous dire un mot de Cleveland. En 1937, il y a là-bas un grand dépôt de ferraille. Et la municipalité veut s'en débarrasser. De la camelote de première. Alors, j'y vais pour me rendre compte. Il y a d'autres coquins qui y vont aussi. Ils venaient de l'autre bout du pays et d'encore plus loin. J'avais pas l'ombre d'une chance. Je me dis que je suis pas dans la course et suis prêt à me dégonfler quand, tout d'un coup, il y a un truc terrible qui sort dans un journal du patelin. Un article sur moi. Un vrai passage à tabac avec mon nom et tout et que la municipalité va faire un marché avec un voyou. Rappelez-vous bien que j'étais pas dans la course, que j'avais pas les atouts qu'il faut pour ce genre de combine. Et le jour suivant, ils remettent ça. Cette fois avec ma photo. Et vous savez ce qui se passe ? Un type de la Commission municipale m'appelle. Il vient me voir et il dit qu'ils ne veulent pas d'histoires. Alors, bien sûr, je parle avec lui et puis je commence à m'occuper au téléphone. Je fais la somme avec deux gars de Détroit. Et alors, arrive le grand éreintement. En première page. Et le lendemain, je signe le contrat et la semaine suivante j'embarque la camelote.

Eddie redescend.

PAUL. — Alors ?

BROCK. — Alors... Ça veut dire que vous pouvez pas me nuire en disant que je suis une frappe. Peut-être que vous m'aiderez. Ça fait peur aux gens. Et pour moi, c'est bon. Les gens ont facilement les foies.

PAUL. — Pas tout le monde.

BROCK. — Beaucoup de monde. Tout ce que vous

pouvez, c'est me mettre en vedette. Reprenez un verre.

Un claquement des doigts. Eddie prend le verre de Paul.

PAUL, à Eddie. — Non, merci.

Eddie repose le verre près de Paul et s'éloigne.

BROCK, à Eddie. — Fais ce que je te dis ! Bon Dieu, qui est-ce qui paie ici ? (Eddie reprend le verre et obéit.) Quand je suis chez moi, il me fait la barbe tous les matins. J'ai un vrai fauteuil de coiffeur. (A Eddie :) Pas vrai ?

EDDIE. — Vrai.

BROCK, revenant au sofa. — Alors ? Allez-y. Je pensais que vous vouliez m'interviewer.

Pause.

PAUL. — Où êtes-vous né ?

BROCK. — Jersey. Plainfield, New-Jersey, 1907. J'ai commencé à gratter quand j'avais dix ans et j'ai pas arrêté depuis. Vous savez comment j'ai commencé ? En ramassant les vieux journaux. J'avais un concurrent dans le coin, un autre môme. Il s'est retiré des affaires avec un bon coup de pied au c...

PAUL. — Et vous avez toujours travaillé depuis ?

BROCK. — Toujours. Je vais vous dire pourquoi je suis un as dans ma combine. Je la connais depuis vingt-cinq ans, la même combine.

PAUL. — La métallurgie ?

BROCK. — La ferraille. Pas la métallurgie. La ferraille.

PAUL. — Oh !

BROCK. — Pas de pommade. Je suis un chiffonnier. Et j'en ai pas honte.

PAUL. — D'accord.

BROCK. — Un conseil, petit. Jamais truquer avec un truqueur. Je peux posséder les plus forts.

Eddie remonte.

PAUL. — Pendant vingt-cinq ans, hein ?

BROCK. — Je vais vous dire. En rentrant à la maison, je poussais mon petit chariot plein de journaux. J'étais pas le seul. Seulement, les autres gosses les gardaient. Moi, je les vendais. Et je me faisais 7 à 8 dollars par semaine. Et je découvre bientôt le vrai filon. Je suis rien qu'un gosse, hein ? Oubliez pas ça. Bientôt mon client me lâche de 15 à 20 dollars par semaine. Alors, il m'offre un arrangement pour 10, cette andouille. Je lui revendais deux fois la même camelote et il n'y voyait que du feu.

PAUL. — Je ne comprends pas...

BROCK. — Oui, chaque nuit, je passais par derrière son hangar, je sortais le papier et je chargeais. Le matin, j'arrivais devant sa porte, je déchargeais, et je touchais.

PAUL. — Vous aviez douze ans ?

BROCK. — Dans ces eaux-là.

PAUL. — Et avant peu, vous possédiez le hangar.

BROCK. — Vous croyez pas si bien dire. L'andouille en question, vous savez ? c'est un de mes employés aujourd'hui. Et un autre employé, vous savez qui ? Le gosse que j'ai acheté à coups de pied au c... J'ai pensé que je leur devais bien ça. C'est comme ça que je suis.

PAUL. — Bonnes années pour la ferraille, hein ? Ces dernières années...

BROCK, avec un sourire qui en dit long. — Pas mauvaises.

PAUL. — Vous croyez que ça va décliner, maintenant ?

BROCK, sérieux soudain. — Parlez carrément.

Sonnerie.

PAUL. — Le marché continuera à être bon ?

BROCK. — Nous le rendrons bon.

PAUL, rapidement. — Qui « nous » ?

Pause. Brock sent qu'il s'est enferré.

BROCK. — Nous, c'est moi. Ça suffit.

PAUL. — Compris.

BROCK. — Les finasseries, c'est pas pour moi.

Eddie ouvre la porte. Entrent le Coiffeur, la Manucure et le Valet.

LE COIFFEUR. — Bonjour, monsieur. Ici ?

BROCK. — Oui.

Il ôte son veston et le tend à Eddie.

PAUL, se levant. — Je crois que je vais...

BROCK. — Partez pas. Asseyez-vous, asseyez-vous !

Le Coiffeur et la Manucure se préparent à travailler. Paul se rassied. Brock le regarde et sourit.

BROCK. — Asseyez-vous. Vous me plaisez. Si vous jouez franc jeu avec moi vous perdrez pas votre temps. Vous me comprenez ?

PAUL. — Très bien.

BROCK, au Coiffeur. — Une seule fois, tout doux. Et ne l'ouvrez pas. (A la Manucure :) Juste un polissage. On me fait les ongles tous les jours.

Le Valet s'agenouille et s'aperçoit que Brock n'a pas de chaussures. Il les cherche du regard.

BROCK. — Par là. Quelque part...

Le Valet trouve les chaussures.

BROCK, à Paul. — Continuez. Ça me gêne pas.

PAUL. — Je me demandais ce que vous êtes venu faire à Washington.

BROCK, simplement. — C'est pas vos oignons.

PAUL. — Je vous demande bien pardon...

BROCK. — Et pourquoi ?

PAUL. — Vous êtes un homme important, monsieur Brock, et...

BROCK, au Coiffeur qui arrange une serviette autour de son cou. — Pas si serré.

LE COIFFEUR. — Excusez-moi.

BROCK. — Voir les monuments. C'est pour ça que je suis à Washington. Voir les monuments.

PAUL. — Bien.

BROCK. — Mettez ça dans votre papier. Ça n'effraiera personne.

PAUL. — Combien de temps croyez-vous rester ici ?

BROCK. — Ça dépend du nombre des monuments qu'il faut voir.

PAUL. — On dit que vous resterez assez longtemps.

BROCK. — Où dit-on ça ?

PAUL. — Un peu partout.

BROCK. — Des blagues. Qu'est-ce que ça peut me

fiche la politique. J'ai assez à faire avec ma propre combine. Je connais rien à celles de la politique.

PAUL. — On dit que vous voulez apprendre à les connaître.

BROCK. — Ecoutez, mon vieux, jusqu'ici j'ai été gentil avec vous. N'essayez pas de me cuisiner.

PAUL. — C'est mon travail.

BROCK. — Bon. Travaillez pas trop avec moi, je veux qu'on reste copains.

Devery descend l'escalier.

DEVERY, à Paul. — Alors comment ça se passe-t-il avec le roi de l'enquête ?

PAUL. — On ne peut mieux. J'ai appris qu'il était né à Plainfield, New-Jersey. Il n'est certainement pas bavard.

Un grognement de Brock au Coiffeur qui le rase. Un Valet entre portant un costume repassé et les chaussures. Il les donne à Eddie qui monte vers les chambres.

DEVERY. — Je ne peux pas vous croire. Il aime parler.

PAUL. — Pas à moi.

BROCK. — Comment ? Je viens de vous raconter ma vie !

Billie descend l'escalier.

PAUL, à Devery. — Il ne veut même pas me dire le montant de sa fortune.

BROCK. — Je vous ai dit que je n'en savais rien.

Billie prend une des bouteilles.

PAUL, à Devery. — Il ne veut pas me dire ce qu'il vient faire à Wasnington.

BROCK. — Parce que ce n'est pas vos oignons.

DEVERY. — Aucun secret. Une simple affaire d'impôts, je vous l'ai dit.

PAUL. — Je sais. Mais je ne vous ai pas cru.

Billie se dirige vers l'escalier.

DEVERY. — Oh ! Billie. Je vous présente mon ami Paul Verrall. (A Paul :) Billie Dawn.

Paul salue. Billie répond et monte une marche.

BROCK. — Eh ! Dis donc !

BILLIE, un peu effrayée. — Qu'est-ce qu'il y a ?

BROCK. — Où vas-tu avec ça ?

BILLIE. — En haut.

BROCK. — Remets-ça là.

BILLIE. — Mais, je voudrais simplement...

BROCK. — Je sais ce que tu voudrais... Remets-ça là.

BILLIE. — Pourquoi... ?

BROCK. — Parce que je te dis que tu ne peux pas... Ça suffit. Nous attendons une visite. Une visite importante. C'est pas le moment de se noircir.

BILLIE. — Enfin, est-ce que je ne peux pas... ?

BROCK. — Non ! Remets-ça là et monte ! Et change de robe et ne complique pas les choses ! (Billie reste immobile, humiliée. Trop fort.) Fais ce que je te dis !

Billie obéit. Paul et Devery, un peu embarrassés, se détournent. Brock se remet entre les mains du Coiffeur. Silence. Personne ne regarde Billie monter. Au milieu de l'escalier, elle jette un regard sur Paul. Sourit-elle ? Elle monte dans sa chambre. Eddie revient.

DEVERY, au Coiffeur. — Garçon, combien ça coûterait-il pour que vous lui coupiez la gorge ?

Brock se redresse si soudainement qu'il échappe de peu au rasoir.

BROCK, furieux. — Il y a des petites plaisanteries que je n'aime pas, Ed.

DEVERY. — Ne vous énervez pas !

BROCK. — Je m'énerverai si ça me plaît !

Il s'est levé et met la main sur le visage de Devery, qu'il pousse si fort que ce dernier trébuche. Paul arrive à temps pour le soutenir.

DEVERY, faiblement. — Enfin, Harry, ce n'était qu'une plaisanterie...

BROCK, au Coiffeur. — Ça suffit.

LE COIFFEUR. — Je n'ai pas fini, monsieur.

BROCK. — Ça suffit, je vous dis. Filez.

LE COIFFEUR. — Comme vous voudrez.

BROCK, à la Manucure. — Vous aussi. (A Eddie montrant le Coiffeur et la Manucure :) Eddie, occupe-toi d'eux.

Le Coiffeur, la Manucure et le Valet se préparent à partir.

PAUL. — Je pense que moi aussi je ferais mieux...

BROCK. — Partez pas.

PAUL. — Il le faut, j'ai du travail.

BROCK. — Restez là, pourquoi pas ? Ça m'a tout l'air que vous êtes le seul ami qui me reste dans les parages.

PAUL. — Je ne vais pas loin. Si quelqu'un vous fait des misères, vous n'avez qu'à crier. J'accourrai.

Brock rit. Le Coiffeur, la Manucure et le Valet sortent. Eddie emporte une paire de chaussures vers les chambres.

BROCK. — Vous habitez ici ?

PAUL. — A côté du hall.

BROCK. — Parfait.

Ils se serrent la main.

PAUL. — Pas le même genre de chambre, naturellement.

BROCK. — Vous moquez pas de moi. On me dit que vous vous débrouillez très bien.

PAUL, à Devery. — Au revoir, Ed.

DEVERY, doucement. — ... revoir.

Il se verse un verre de whisky pur.

BROCK, à Paul. — A bientôt.

PAUL. — A bientôt. Et merci.

BROCK. — Pas de quoi.

Paul sort.

DEVERY, prenant sa serviette. — J'ai besoin de la signature de Billie sur quelques papiers. Et celle d'Eddie.

BROCK. — Entendu. (Il crie.) Billie !

VOIX DE BILLIE. — Quoi ?

BROCK. — Descends. Tout de suite ! (A Devery :) Pourquoi vous avez l'air drôle ?

DEVERY. — Je n'ai pas l'air drôle.

BROCK. — Vous en avez une mine !

DEVERY. — Je sais.

BROCK. — Vous vous sentez pas bien. Vous voulez une aspirine ?

DEVERY. — Non, non. Je vais très bien. Et même, pour un homme qui est fini depuis seize ans, ma survivance est remarquable.

Billie descend, très convenablement habillée.

BROCK, à Devery. — C'est inouï. Parfois j'arrive pas à vous comprendre.

DEVERY, souriant. — Parfois ?

BILLIE. — Qu'est-ce que tu veux ?

BROCK. — Ed.

DEVERY. — Quelques papiers à signer, mon petit.

BILLIE. — C'est tout ce que je fais ici, signer !

BROCK. — Vraiment dommage ! (A Devery :) Quand est-ce qu'il arrive cette espèce de sénateur ?

DEVERY. — D'une seconde à l'autre.

BROCK. — Je ferais mieux de me préparer, hein ? (Il prend son veston et sa cravate et se rhabille. Il regarde Billie attentivement et examine chaque détail de sa toilette. A Devery :) Qu'est-ce que vous en dites ? Elle est bien comme ça ?

BILLIE, regardant Brock. — Ce qu'il faut entendre !

DEVERY. — Elle est parfaite.

BROCK. — Vous en êtes bien sûr ?

BILLIE, vexée. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Brock ne la regarde pas.

BROCK. — Dites-moi si il y a quelque chose qui cloche. Je veux pas qu'il y ait de gaffe au départ.

DEVERY. — Rassurez-vous.

Brock sort. Devery prend des papiers dans sa serviette et les présente à Billie avec son stylo.

BILLIE. — Qu'est-ce qu'il lui prend ?

DEVERY. — Rien. Il veut produire une bonne impression.

BILLIE. — A la sienne !

DEVERY, montrant un papier. — Deux signatures ici, s'il vous plaît.

Eddie entre et monte.

BILLIE, qui signe, courbée sur les papiers. — Qu'est-ce qu'on a fait de toute la paperasse que j'ai signée la semaine dernière ?

DEVERY, souriant. — On ne l'a pas perdue.

BILLIE. — Je parie que j'en ai déjà signé des milliers comme ça.

DEVERY. — Voilà ce que c'est que d'être administrateur d'une société à filiales.

BILLIE. — C'est ça que je suis ? (Devery acquiesce.) Ça n'est pas mal !

DEVERY. — Vous en avez fait du chemin depuis que vous étiez figurante !

BILLIE. — Je n'ai pas toujours été figurante : Dans *Tout va bien* j'avais du texte à dire.

DEVERY. — Vraiment ?

BILLIE. — Bien sûr.

DEVERY. — Quelle longueur ?

BILLIE. — Quelle longueur de quoi ?

DEVERY, séchant les signatures. — De texte.

BILLIE. — Cinq lignes, au moins.

DEVERY. — Je n'en savais rien.

BILLIE. — Demandez à n'importe qui !

DEVERY. — Je vous crois.

BILLIE, signant encore. — J'aurais pu être une vedette si j'avais continué.

DEVERY. — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

BILLIE, soupirant. — Harry ne voulait pas. Il aime se coucher tôt.

DEVERY. — Je comprends...

BILLIE. — Je trouve qu'il a changé, moi, Harry. Vous pas ?

DEVERY. — En quelle façon ?

BILLIE. — Je sais pas. Autrefois, il avait l'air plus gai. Maintenant, il court tout le temps. Comme en ce moment. Qu'est-ce qu'il avait à venir à Washington ?

DEVERY. — C'est toute une histoire.

BILLIE. — Je veux pas l'entendre. Je m'en moque d'où il va. Mais je voudrais rester un peu tranquille.

DEVERY. — Un ambitieux...

Billie signe toujours.

BILLIE. — Je sais. Il n'arrête plus de parler. Ça lui arrivait jamais. A présent, il passe la moitié de sa nuit à me raconter qu'il est un grand bonhomme... Et comment il sera encore plus grand... Et qu'il dirigera tout.

DEVERY. — Ce n'est pas impossible.

BILLIE. — Moi ça me fait ni chaud ni froid.

DEVERY. — Il y a beaucoup de gens comme vous. C'est pour ça qu'il a une chance. La plaie de notre civilisation, c'est le je-m'en-foutisme. C'est par là que le diable gagne à tous les coups.

BILLIE. — Qu'est-ce que vous racontez. Vous êtes saoûl ou autre chose ?

DEVERY, séchant la signature. — Je suis saoûl et autre chose.

BILLIE. — Bon. Je n'insiste pas.

Elle va vers la table à liqueurs.

DEVERY, sans la regarder. — Allez-y doucement.

BILLIE. — Oh ! Vous aussi ?

DEVERY. — Attendez un peu, Billie, vous y aurez droit quand ils seront partis.

BILLIE. — Mais, après tout, qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

DEVERY. — Pas d'affaires. Des gens importants à connaître, c'est tout.

BILLIE. — Quoi, le sénateur ?

DEVERY. — Et Madame.

BILLIE. — Harry m'a dit que ce type-là travaillait pour lui.

DEVERY. — Dans un certain sens...

BILLIE. — Alors pourquoi il fait tant d'histoires ?

DEVERY. — Il veut peut-être que ça continue.

BILLIE. — Trop compliqué pour moi.

Sonnerie à la porte. Eddie redescend et va vers l'entrée.

DEVERY, plus bas. — Tout ce que vous avez à faire, c'est d'être gentille et de ne pas parler mal...

BILLIE. — Je l'ouvrirai pas.

DEVERY. — On ne vous demande pas de rester muette.

BILLIE. — Mais je n'ai pas besoin d'être là. Je pourrais aller en haut. (Elle va pour sortir.) D'ailleurs, c'est ce que je vais faire.

Devery l'arrête.

DEVERY. — Non. Harry n'aimerait pas ça.

BILLIE, se retournant violemment. — C'est bon, c'est bon, c'est bon.

Elle revient au sofa. La porte s'ouvre. Eddie fait entrer le sénateur Norval Hedges et Mme Hedges. Devery s'avance vers eux.

DEVERY. — Comment allez-vous, Norval ?

HEDGES. — Pas mal, pas mal.

DEVERY, à Mme Hedges. — Je ne vous ai pas vue depuis bien longtemps, Anna.

Mme HEDGES. — En effet.

DEVERY. — Entrez. (Le Sénateur est un sexagénaire fatigué, mince et pâle. Mme Hedges justifie le dicton selon lequel Washington est une ville pleine de grands hommes et de femmes qu'ils ont épousées quand ils étaient très jeunes. Si ce n'est que le sénateur n'est pas un grand homme. Il en a seulement l'air. Montrant Billie.) Sénateur, vous devriez vous souvenir de cette jeune dame, vous un habitué des premières. Elle s'appelait Billie Dawn.

HEDGES, très vague. — Ah, oui... Oui, en effet.

DEVERY. — Billie, je vous présente le sénateur Norval Hedges, dont je vous ai souvent parlé. Et voici Mme Hedges, Billie. (Salutations. Mme Hedges s'assied à côté de Billie. Pause. Soudain Mme Hedges tend sa main que Billie prend.) Je puis vous offrir quelque chose ?

Mme HEDGES. — J'en serais enchantée.

HEDGES. — Ça m'irait fort bien.

DEVERY. — Whisky ?

HEDGES. — Parfait.

DEVERY. — Du whisky pour tout le monde, Eddie.

EDDIE. — D'accord.

Il s'empresse.

HEDGES. — C'est exactement ce qu'il me faut.

Mme HEDGES, à Billie. — Il est terriblement fatigué.

DEVERY. — Une longue séance en commission, peut-être ?

HEDGES. — Vous l'avez dit.

Mme HEDGES. — Est-ce que Washington vous plaît, madame Brock ?

Pause. Billie ne s'aperçoit pas que c'est à elle que Mme Hedges s'adresse. Devery, qui a pris tant de peine à faire les présentations sans nommer Billie, craint que cette dernière ne ruine ses efforts. Il parvient à se faire remarquer de Billie qui comprend.

BILLIE. — Je n'ai encore rien vu, vous savez.

Mme HEDGES. — Est-ce la première fois que vous venez ici ?

BILLIE. — La première. Je ne faisais pas les tournées de province.

HEDGES. — Nous vous montrerons la ville. Ça en vaut la peine.

Mme HEDGES. — Quel dommage que la Cour suprême ne soit pas en session ! Cela vous intéresserait.

BILLIE. — Ah ! Oui... Qu'est-ce que c'est ?

Mme Hedges surprise regarde son mari. Devery sauve la situation.

DEVERY. — Ah ! Beaucoup de gens voudraient connaître la réponse à cette question, Billie !

Le Sénateur et Mme Hedges prennent le parti de rire sans comprendre très bien. Rire général. Eddie passe les boissons. Brock descend l'escalier, soigneusement habillé.

BROCK. — Bonjour, tout le monde !

DEVERY. — Sénateur Hedges, voici Harry Brock.

BROCK. — Enfin, je vous vois, sénateur. Ça n'est pas trop tôt.

HEDGES. — C'est bien mon avis.

BROCK. — Et je pense que voici Mme Hedges. (Il serre la main de Mme Hedges avec tant de cordialité qu'elle en chancelle.) Je suis vraiment heureux de vous connaître ; asseyez-vous, sénateur !

HEDGES. — Vous avez fait bon voyage ?

BROCK. — Très bon. On s'est amené... Je veux dire ? Nous sommes venus dans ma voiture. Fallait que je m'arrête en route à Baltimore. J'ai un parc là-bas. Un parc à ferraille.

HEDGES. — Vraiment ?

BROCK. — Oui, oui. Mais c'est rien qu'un petit truc. Et qui vaut même pas les embêtements que ça donne. Mais je vais vous dire : c'est le second parc à ferraille que j'ai eu. Avant ça j'en avais qu'un.

Mme HEDGES. — Et combien en avez-vous maintenant ?

BROCK. — J'en sais f... rien. (Il s'arrête.) Excusez l'expression.

Mme HEDGES. — J'excuse, j'excuse...

BROCK, à Hedges. — Je ne sais pas pourquoi j'ai un faible pour ce petit dépôt de Baltimore. C'est marrant, hein. Vous comprenez ça, vous ?

HEDGES. — C'est sentimental.

BROCK. — Vous avez mis le doigt dessus. C'est sentimental.

Mme HEDGES. — Je pense que chacun de nous est un peu sentimental.

Pause. Il semble que ce soit à Billie de parler.

BILLIE. — Oui. (Tous la regardent.) Nous sommes au pays de la liberté.

BROCK, s'empressant de détourner l'attention. — Et qu'est-ce que vous faites de beau, sénateur ?

HEDGES. — Toujours la même chose.

BROCK. — Je vais vous dire. Votre métier, j'en voudrais pas pour rien. Avec tout le monde qui doit être après vous pour vous demander quelque chose.

HEDGES. — C'est une partie du métier...

Mme HEDGES. — Est-ce que vous jouez au bridge, madame Brock ?

BILLIE. — Non.

Mme HEDGES. — J'ai quelques amies qui se réunissent de temps en temps. Si cela vous plaisait...

BILLIE. — Je ne joue pas au bridge.

BROCK. — Tu pourrais apprendre si tu voulais.

BILLIE. — Je crois pas.

BROCK. — Mais si, tu pourrais. (A Mme Hedges :) Elle ne pouvait pas jouer au gin-rummy non plus. A présent, elle me lessive à chaque coup.

DEVERY. — Est-ce que vous aurez un peu de temps, demain, Norval ?

HEDGES. — Pas beaucoup, malheureusement.

DEVERY. — J'aurais voulu vous amener Harry.

HEDGES. — Voulez-vous 10 heures ?

DEVERY. — Est-ce que cela convient, Harry ?

BROCK. — Dix heures du matin ?

HEDGES. — Oui.

BROCK. — Un peu tôt pour moi.

BILLIE. — Tu parles !

Brock lui lance un coup d'œil.

HEDGES. — Onze heures ?

BROCK. — Entendu.

DEVERY. — Où voulez-vous ?

HEDGES. — Je peux venir ici si vous voulez.

DEVERY. — Parfait.

HEDGES. — C'est sur mon chemin.

Pause. Billie se lève.

BILLIE, à Mme Hedges. — Dites, mon petit, vous ne voulez pas que je vous montre où sont les lavabos ?

Mme HEDGES, si choquée qu'on l'entend à peine. — Non, non, merci.

Billie monte, dans une atmosphère un peu embarrassée.

DEVERY, à Hedges. — J'espère que vous êtes libre vendredi soir.

HEDGES. — Je crois. Est-ce que nous sommes libres ?

Mme HEDGES. — Nous pouvons nous rendre libres.

BROCK. — Ça, c'est une femme !

Il s'assied auprès de Mme Hedges et pose son bras sur le dos du sofa, derrière elle.

DEVERY. — J'arrange un petit dîner pour quelques personnes dont je voudrais que Harry fasse la connaissance.

HEDGES. — Et qui veulent le connaître, sans aucun doute.

BROCK. — Oh ! vous savez, sénateur, je ne suis qu'un brocanteur.

HEDGES. — En Amérique, cela n'est pas une tare.

DEVERY, presque sardonique. — Non, si vous êtes un grand brocanteur.

Pause. Le Sénateur s'avance vers Harry.

HEDGES, doucement. — Je veux vous remercier, monsieur Brock.

BROCK. — Appelez-moi Harry, sénateur, voulez-vous ?

HEDGES. — Je veux que vous sachiez, Harry, que je vous suis très reconnaissant de...

BROCK. — N'en parlons pas. Vous voyez, sénateur, il y a une certaine espèce d'hommes qui doivent se tenir les coudes...

HEDGES. — C'est mon sentiment.

BROCK. — Vous savez ce qui m'intéresse : la ferraille. Je l'achète, je la déménage et je la vends. Et je ne veux pas qu'on me mette des bâtons dans les roues avec des règles et des règlements.

HEDGES. — Bien entendu.

BROCK. — Et ce dont je cause c'est pas de la rigolade. Toute cette ferraille que j'ai vendue depuis quinze ans, eh bien, aujourd'hui, c'est à nouveau de la ferraille. Et si je peux remettre la main dessus, je la revends. Vous imaginez ce qu'il y en a dans tous les coins où on s'est bagarré pendant la guerre ?

HEDGES. — Non, je n'ai pas idée...

BROCK. — Bien, moi non plus. Personne le sait. Mais il y en a encore plus qu'on peut se figurer. Alors, moi, je veux la ramasser cette ferraille. Et la ramener là d'où elle vient et où je peux m'en servir. Et d'abord à qui elle appartient ?

Mme HEDGES. — C'est vrai ! Comme c'est intéressant !

HEDGES. — J'ai pour vous une copie d'une étude sur la question faite par...

BROCK. — Aboulez-la en vitesse. J'ai pas de temps à perdre avec la paperasse. Moi, ma façon de travailler c'est comme ça : chacun pour soi et tâcher de descendre l'autre gars avant qu'il vous descende.

HEDGES. — Parfaitement.

BROCK. — Ce que j'ai dans la tête, c'est une combine qui porte sur le monde entier. Et chacun y trouvera son compte. Je veux dire chacun, à condition d'être dans le coup. Jusqu'à maintenant, ça va. On est prêt. On se comprend. Et je veux démarrer, un point c'est tout, saisissez ? Seulement, chaque jour, Ed. s'amène avec un autre empoisonnement : ce règlement-ci, ce règlement-là, les tarifs, les taxes, les Affaires étrangères, l'Administration, je sais plus quoi...

DEVERY. — Vous comprenez bien, Norval, que dans une opération de cette importance...

BROCK. — Tout ça, c'est du boniment. Il y a toujours un moyen de s'arranger. C'est tout ce que je sais. Et c'est à vous, les gars, de trouver le truc.

DEVERY. — Norval travaille dans ce sens-là.

HEDGES. — Oui, par exemple, le projet de loi que j'ai déposé garantit l'entreprise privée contre toute entrave domestique ou étrangère. Et nous faisons tout pour qu'il soit voté rapidement.

BROCK. — Veillez à ce que ça se fasse, hein ? Parce que c'est pour ça que je suis venu. Pour voir si j'obtiens ce que je veux, après avoir payé ce qu'il faut.

DEVERY, prenant le verre du Sénateur. — Un autre whisky ?

HEDGES. — Je ne crois pas... Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps.

Mme HEDGES. — Oui, il faut que nous partions.

BROCK. — Partez pas. On a tout le temps.

HEDGES. — Cela n'était pas à proprement parler une visite. Nous ne voulions que vous souhaiter la bienvenue. Nous allons nous revoir souvent.

BROCK. — Ça c'est vrai. Attendez ! (Il lui tend une poignée de cigares.) Prenez ça. C'est de ma réserve.

HEDGES. — Merci.

Il les prend.

BROCK. — Il n'y a pas de quoi.

HEDGES. — Bonsoir, Harry.

Ils se serrent la main. Billie revient.

BROCK. — Tout le plaisir est pour moi, sénateur.

Mme HEDGES. — Bonsoir, madame Brock.

BILLIE. — Bonsoir, madame.

Mme HEDGES, à Brock. — Bonsoir. Et merci...

BROCK. — De quoi ? Attendez que je sois installé ici ! Je vous donnerai de quoi me remercier.

Mme HEDGES. — Bonsoir. Au revoir, Ed.

DEVERY. — A demain, Norval.

HEDGES. — Entendu. Bonsoir.

BILLIE. — Bonsoir, tout le monde.

Les Hedges s'en vont. Eddie ramasse les verres.

BROCK. — Ça va, Eddie. Tire-toi.

EDDIE. — D'accord.

DEVERY. — Un instant, Eddie.

Il lui donne à signer des papiers pendant la scène suivante.

BILLIE. — Des miteux.

BROCK. — Quoi ?

BILLIE. — Ce sont des miteux.

BROCK. — Non, mais pour qui que tu te prends pour parler comme ça des gens ?

BILLIE, s'étirant sur le sofa. — Je me prends pour ce que je suis, c'est tout.

BROCK. — Eh bien, boucle-la. Personne t'a sonné.

BILLIE. — Excuse-moi d'être venue au monde.

BROCK. — Monte en haut.

BILLIE. — Pas encore.

BROCK. — Monte en haut, je te dis !

Billie monte, essayant de venger sa petite dignité par un regard méprisant.

EDDIE, signant. — Et là aussi ?

DEVERY. — Oui.

EDDIE. — Depuis quand est-ce que je suis plus que vice-président ?

DEVERY. — Vous dégringolez, hein ?

BROCK, soucieux. — Elle va pas nous simplifier la vie, cette môme-là.

DEVERY. — Qu'est-ce que vous allez faire ?

BROCK, s'asseyant. — Sais pas. En ce moment, si je m'écoutais, je la balancerais.

DEVERY. — Un peu compliqué.

BROCK. — Je sais bien.

DEVERY. — A l'heure qu'il est, elle a plus de pouvoir que vous, sur le papier.

BROCK. — Grâce à votre idée.

DEVERY. — Oui, et une fameuse idée, qui vous met à couvert et qui vous évite de payer au percepteur... vous savez combien ?

BROCK. — Je sais... Vous me l'avez dit mille fois.

DEVERY. — Excusez.

BROCK. — Vous feriez mieux de combiner quelque chose. Elle va tout démolir, cette sacrée poule.

DEVERY. — Renvoyez-la chez elle.

BROCK. — Non.

DEVERY. — Qu'est-ce qui vous en empêche ?

BROCK, doucement. — Je l'ai dans la peau.

DEVERY, surpris, le regarde et se détourne. — Alors, ça ne me regarde plus. Les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

BROCK. — Quoi ?

DEVERY. — Rien. C'est un proverbe.

BROCK. — Ça veut rien dire.

DEVERY. — Si vous voulez.

Longue pause. Brock réfléchit.

BROCK. — Payeur ? Qui est-ce qui parle de payer ?

DEVERY. — Personne, Harry, personne.

Eddie finit de signer.

EDDIE. — Ça va ?

Devery examine les papiers.

DEVERY. — Ça va.

BROCK. — Il devrait y avoir un moyen de la dégourdir un peu, non ?

DEVERY. — Peut-être.

BROCK. — Une espèce d'école où on l'enverrait ?

DEVERY. — Je n'en connais pas.

BROCK. — Alors ? Alors ?

DEVERY. — Je ne sais pas. Il faudrait trouver quelqu'un qui lui apprendrait à se conduire.

BROCK. — Comment ?

DEVERY. — Laissez-moi y penser. Et pendant que nous sommes sur ce sujet, Harry, il y a autre chose à quoi vous devriez penser.

BROCK. — Oui ? Quoi ?

DEVERY. — Eh bien, si vous ne pouvez pas vous passer de sa présence, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

BROCK. — Pas pour moi.

DEVERY. — Pourquoi ?

BROCK. — J'ai été marié, j'aime pas ça.

DEVERY. — Depuis combien de temps êtes-vous... enfin... connaissez-vous Billie ?

BROCK. — Je ne sais pas. Huit ou neuf ans.

DEVERY. — Alors ?

BROCK. — Non. C'est plus si drôle après qu'on est marié.

DEVERY. — Pour quelle raison ?

BROCK. — Vous me le demandez à moi ? J'en sais rien. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Quand on est ensemble et pas plus, si je lui fais un cadeau, je suis un type formidable. Si on est marié, ça lui est dû, qu'elle pense.

DEVERY. — Ça n'est pas le genre de Billie.

BROCK. — Une gonzesse est une gonzesse.

DEVERY. — Il pourrait venir un jour où vous le regretterez.

BROCK. — Oh ! Du calme. J'ai pas besoin de conseils.

DEVERY. — Comme vous voudrez.

Devery regarde Brock d'un air un peu ironique et se verse à boire.

BROCK, irrité. — Et ayez pas l'air de me prendre pour une bille, hein ? Je sais ce que je fais.

DEVERY. — Je n'en doute pas.

BROCK. — Alors jouez pas les grands seigneurs avec moi. Jusqu'à preuve du contraire, c'est moi le patron.

DEVERY. — Certainement, Harry.

BROCK. — Vous pouvez dire votre avis. Je le suivrai ou je le suivrai pas, ça me regarde. Mais pas de grands airs, hein ? (Devery acquiesce tranquillement. Brock s'assied, pensif.) Et pourquoi il faudrait que je me marie comme ça, à toute vitesse ?

DEVERY. — Vous êtes en pleine ascension, Harry. Vous entrez dans un milieu nouveau. Ces gens importants tiennent aux apparences.

BROCK. — Qu'ils aillent là où je pense !

DEVERY. — Vous êtes dans le grand cercle, à présent, et le jeu s'y joue selon certaines règles.

BROCK. — Des règles ! C'est une règle d'être marié ?

DEVERY. — Non. Mais une des règles est de ne pas trop se faire remarquer.

BROCK. — On verra. On en recausera. Mais tout ça n'empêche pas qu'il faut régler la question Billie. Ça peut pas coller comme ça.

DEVERY. — Vous avez raison.

BROCK. — Aujourd'hui chaque fois qu'elle l'a ouverte elle aurait mieux fait de la boucler.

DEVERY. — Et l'ennui est qu'elle ne s'en rend pas compte.

BROCK, désespéré. — Ed., vous pourriez pas lui en dire deux mots ?

DEVERY. — Je crains bien que deux mots ne suffisent pas.

BROCK. — Alors ?

DEVERY. — C'est tout un travail, Harry. On ne refait pas facilement une personne. Il faut tout lui expliquer. Je ne serais pas assez souvent auprès d'elle. Et même si je ne la quittais pas, je n'ai ni l'âge, ni la patience, ni même toutes les connaissances qu'il faudrait pour...

Brock, qui réfléchissait, interrompt.

BROCK. — Attendez !

DEVERY. — Quoi ?

Brock n'a pas souvent une idée. Quand cela lui arrive, il s'emballe.

BROCK, tranquillement. — Le type d'en bas.

DEVERY. — Qui ?

BROCK. — Le copain qui est venu pour l'article. C'est un petit mariolle.

DEVERY. — Heu...

BROCK. — Il connaît tout le monde, il connaît le coin. Il fait de belles courbettes.

Il imite la manière un peu affectée dont Paul salue.

DEVERY. — Oui, il conviendrait. Mais il n'acceptera pas.

BROCK. — Pourquoi pas ?

DEVERY. — Ce n'est pas un...

BROCK. — Je le paierai ce qu'il voudra.

DEVERY. — Je ne crois pas...

BROCK. — Je vous fais un pari. (Il va au téléphone.) Comment qu'il s'appelle, déjà ?

DEVERY. — Verrall. Paul Verrall... Mais, Harry, je ne pense pas que vous devriez...

BROCK. — Ça me plaît... (Parlant au téléphone :) « Donnez-moi Verrall... Oui... M. Verrall. »

DEVERY, perdant patience. — Je voudrais bien que vous ne vous embarquiez pas si vite dans...

BROCK, doucement. — Votre g... (Dans le téléphone :) « Bonjour, ami... Harry Brock... Vous avez un instant ? Je voudrais qu'on bavarde un peu... une proposition à vous faire... Quoi ? Non, non, rien de tout ça... une proposition honnête... Absolument régulier... Voulez-vous ?... Bon, je ne bouge pas d'ici. » (Il raccroche.) Moi, il me plaît ce gars-là.

DEVERY. — Il vous plaît assez pour l'avoir ici tournant autour de Billie, tout le temps ?

BROCK. — Vous rigolez ? Avec ses lunettes ? Ecoutez-moi, c'est le bon truc, pas de doute. Je pourrai même le taper d'un petit tuyau de temps en temps.

DEVERY. — Mais Billie ? Elle ne sera peut-être pas d'accord.

BROCK. — Elle fera ce que je lui dirai.

DEVERY. — Ça ne suffit pas. On ne s'instruit que si on veut bien s'instruire.

BROCK. — Quand elle comprendra que c'est pour son bien, elle marchera.

DEVERY. — Vous la connaissez mieux que moi.

BROCK. — Tu parles ? Dites donc, combien je dois lui offrir au petit ?

DEVERY. — A votre place, je resterais sur un plan purement amical.

BROCK. — Je crois à rien sur un plan amical.

Sonnerie à la porte.

DEVERY. — Je connais ce garçon...

BROCK. — Je connais des tas de garçons. C'est l'argent qu'a toujours le dernier mot. Je veux pas que personne me rende des services à l'œil.

DEVERY. — Alors parlez avec lui d'abord et voyez si...

Brock ouvre la porte. Paul entre.

BROCK. — Entrez, ami, entrez ! Qu'est-ce que vous prenez ?

PAUL. — Rien, merci. Je suis en train de travailler.

BROCK. — Asseyez-vous. J'ai quelque chose à vous demander.

Paul s'assied.

PAUL. — Je vous écoute.

BROCK. — Combien vous gagnez par semaine ?

PAUL. — Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis pas comptable !

Brock est ravi d'entendre ses propres paroles. Il rit.

BROCK, à Devery. — Il me plaît, ce gars-là. (Il s'assied auprès de Paul.) Quel est votre prénom, déjà ?

PAUL. — Paul.

BROCK. — Ecoutez-moi, Paul. Voilà l'affaire. J'ai une amie. C'est une bonne fille. Je crois que vous l'avez vue... Billie ?

PAUL. — Oui.

BROCK. — Bon. C'est une chic môme. Seulement, de vous à moi, elle a pas inventé la poudre. C'est pas sa faute, bien sûr. Elle était petite femme dans les revues. Pour ce métier-là, elle en savait assez. Seulement, aujourd'hui, j'ai peur qu'elle s'ennuie dans une ville comme Washington. Elle a jamais causé à des gens comme il y en a ici. Vous comprenez ?

PAUL. — Non.

BROCK. — Eh bien, je me disais qu'un gars comme vous pourrait l'aider. Et ça m'aiderait aussi.

PAUL. — En quelle façon ?

BROCK. — La mettre à la page. Lui expliquer de quoi il retourne. A vos moments perdus, bien sûr ?

PAUL. — Non, je ne crois pas que je sois qualifié... Je regrette, monsieur Brock.

BROCK. — Ça m'aiderait beaucoup. Je vous donnerais 200 dollars par semaine.

PAUL. — J'accepte.

Brock regarde Devery et rit.

BROCK. — Qu'est-ce que je disais ? Il me plaît, ce type-là.

PAUL. — Quand commence-t-on ?

BROCK. — Pourquoi pas tout de suite ?

PAUL. — Si vous voulez.

BROCK. — Je vais vous l'amener et je vous passe les pouvoirs. (Appelant.) Billie !

BILLIE, en coulisse. — Quoi ?

BROCK. — Descends voir une minute ! (A Paul :) Elle est tout ce qu'il y a de gentille. Ça ira tout seul.

Billie apparaît sur l'escalier, brossant ses cheveux. Elle porte un déshabillé qui lui va fort bien. Paul se lève.

BILLIE, voyant Paul. — Je suis pas habillée.

BROCK. — T'inquiète pas. C'est un ami de toujours. (Billie hésite.) Descends, que je te dis ! (Billie descend.) Tu connais Paul Verrall ? Il veut te causer.

BILLIE. — De quoi ?

BROCK. — Tu verras. Assieds-toi. (Billie s'assied.) On monte là-haut, Ed.

DEVERY. — Allons-y.

BROCK. — Amenez les papiers.

Devery prend sa serviette. Ils montent. Pause. Après quoi Paul sourit en regardant Billie, qui ne réagit pas. Paul cesse de sourire.

PAUL. — Votre... ami, M. Brock, désire que nous nous voyions de temps en temps... Je veux dire : vous et moi.

BILLIE. — Sans blague ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Qu'est-ce que vous êtes ? Un gigolo ou quoi ?

PAUL. — Non, pas exactement.

BILLIE. — Qu'est-ce que ça signifie ?

PAUL. — Rien d'extraordinaire. (Il s'assied sur le sofa auprès de Billie.) Je dois vous tenir au courant de ce qui se passe ici. Vous mettre à la page. Répondre à vos questions.

BILLIE. — J'ai pas de questions.

PAUL. — Je vous en suggérerai.

BILLIE. — Merci bien.

PAUL. — Ça pourrait être amusant. Il y a beaucoup à voir à Washington. Je serais heureux de vous y guider.

BILLIE. — Vous connaissez cette Cour Suprême ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Mettons-la dans le programme.

PAUL. — Entendu. Alors, on commence ?

BILLIE. — On commence quoi ?

PAUL. — Ce que je vous ai dit.

BILLIE. — Moi, ça m'est égal. J'ai pas grand-chose à faire.

PAUL. — Bon.

BILLIE. — Combien il vous paie pour ça ?

PAUL. — Deux cents dollars.

BILLIE. — Vous êtes une poire. Vous pouviez lui en prendre plus. Il est plein de fric.

PAUL. — Je l'aurais fait pour rien. (Billie le regarde d'une manière incrédule et a un petit rire sarcastique.) Je vous assure.

BILLIE. — Et pourquoi ?

PAUL. — Parce que ça n'est pas du travail. Ça me plaît.

Pour la première fois, Billie sourit.

BILLIE. — Il pense que je suis une cruche, hein ?

PAUL. — Mais non, mais...

BILLIE. — Il a pas tort, je suis une cruche et j'aime ça.

PAUL. — Ah ! Vous... ?

BILLIE. — Parfaitement. Je suis heureuse. J'ai tout ce que je désire. J'ai deux manteaux de vison, tout, quoi. Quand je veux quelque chose, je lui demande. Et s'il marche pas, eh bien, moi... je ne marche pas. (Tant de candeur étonne Paul.) Vous comprenez ce que je veux dire ?

PAUL. — Oui... oui... je comprends.

BILLIE. — Il y a quelque chose que j'ai besoin de savoir, c'est de savoir comment obtenir ce que je veux.

PAUL. — Si vous savez ce que vous voulez.

BILLIE. — Bien sûr. (Un temps.) Quoi ?

PAUL. — Si vous savez ce que vous voulez.

BILLIE. — Vous essayez de m'embrouiller.

PAUL. — Non.

Pause.

BILLIE. — Je vais vous dire ce que je voudrais.

PAUL. — Oui ?

BILLIE. — Je voudrais apprendre à bien causer.

PAUL. — D'accord.

BILLIE. — C'est difficile ?

PAUL. — Pas trop.

BILLIE. — Qu'est-ce qu'il faut faire ?

PAUL. — Je vous donnerai quelques livres pour commencer. Et puis, si vous permettez, je vous dirai quand vous faites une faute.

BILLIE. — Allez-y.

PAUL. — Quand je m'en apercevrai. Parce que je ne... cause pas trop bien moi-même.

BILLIE. — Je ne dis jamais de gros mots. Vous avez remarqué ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Jamais. Quand j'étais petite, le prof me fichait une bonne gifle si j'en disais. Alors j'ai pas pris l'habitude.

PAUL. — Je me demande si ça méritait une gifle.

BILLIE. — Oh ! c'était pas une grande gifle.

PAUL. — Oui, mais je n'approuve pas le principe des punitions. Je n'y crois pas.

BILLIE. — C'est comme moi, j'y crois pas... (Elle s'interrompt) je *n'y* crois pas.

PAUL. — Bien.

BILLIE. — J'apprends vite, hein ? (Elle se reprend.) Non, il faut pas dire « hein » ? J'apprends vite, n'est-ce pas ?

PAUL. — Vous êtes bien docile, miss Dawn.

BILLIE. — Billie.

PAUL. — Billie. (Pause.) C'est un nom bizarre, vous ne trouvez pas ?

BILLIE. — Bizarre ? La moitié des petites que je connais s'appellent Billie ! Et puis, d'ailleurs, c'est pas mon vrai prénom.

PAUL. — Quel est votre vrai prénom ?

Billie doit réfléchir.

BILLIE. — Vous le croiriez pas !... Emma.

PAUL. — Je le crois.

BILLIE. — Est-ce que je ressemble à une Emma ?

PAUL. — Vous ne ressemblez pas non plus à une Billie.

BILLIE. — A quoi je ressemble ?

PAUL. — Pour moi ?

BILLIE. — Bien sûr, pour vous.

PAUL. — Pour moi, vous ressemblez à un ange.

BILLIE. — Dites donc. Est-ce que vous n'êtes qu'un marchand de boniments ou est-ce que vous seriez prêt à aller plus loin ?

PAUL, stupéfait. — Vous dites ?

BILLIE. — J'ai été chipée pour vous du premier coup.

PAUL. — Ça vous arrive souvent ?

BILLIE. — De temps en temps.

PAUL. — Et qu'est-ce que vous faites dans ces cas-là ?

BILLIE. — Restez un peu. Vous verrez bien.

PAUL. — Entendu.

BILLIE. — Et si vous voulez un tuyau, écoutez : parlez-moi câlin. J'aime ça. Comme cette histoire

d'ange. (Paul regarde vers le haut de l'escalier.) Vous inquiétez pas à cause de lui. Il voit rien. Il est trop occupé à se croire un grand homme.

PAUL se lève et s'écarte. — Cela va être un peu différent de ce que j'imaginais.

BILLIE. — Vous le regrettez ?

PAUL. — Non.

BILLIE. — C'est réciproque. On fera chacun l'éducation de l'autre.

PAUL, essayant de regagner un terrain moins dangereux. — Alors, à propos de ces livres... Je vous les apporterai demain. Je vais regarder ce que j'ai chez moi. Si je trouve quelque chose d'intéressant, je reviendrai plus tard.

BILLIE. — Revenez.

PAUL. — Nous préparerons notre programme du lendemain chaque jour.

Billie se lève. Paul s'approche d'elle. Elle prend les revers de son veston et le force à se pencher afin de lui parler à l'oreille.

BILLIE. — Ou chaque nuit.

PAUL, se redressant. — Oui, oui...

Brock et Devery descendent. Brock porte un veston d'intérieur soyeux.

BROCK. — Alors, comment ça se passe entre vous deux ?

PAUL. — Je crois que tout est arrangé.

BROCK. — Bravo ! Bravo !

Devery prend son chapeau.

PAUL. — Vous voudrez bien m'excuser...

BROCK. — Qu'est-ce que vous prenez ?

PAUL. — Rien, merci.

DEVERY. — A demain, Harry.

BROCK. — Demain.

DEVERY. — Bonsoir, Billie.

BILLIE. — A bientôt.

Devery sort.

PAUL, à Billie. — Bonsoir.

BILLIE. — Bonsoir.

BROCK. — A bientôt, petit. (Il l'accompagne à la porte.) Je suis très content.

PAUL, avec un regard à Billie. — Moi aussi.

Il sort. Brock, tout satisfait, revient dans la pièce. Il regarde Billie et sort un jeu de cartes de sa poche. Il s'assied devant la table. Billie apporte une boîte de cigarettes sur la table. On sent que c'est l'habitude chaque soir. Ils coupent les cartes. Brock et Billie jouent — le jeu est le gin-rummy — Brock donne les cartes. Ils jouent rapidement, comme des professionnels, sans expression de plaisir. Billie prend trois des cartes rejetées par Brock qui devient nerveux.

BILLIE, abattant ses cartes. — Gin.

BROCK. — Quarante et un.

BILLIE. — Quarante et un ?

BROCK. — Quarante et un.

Billie marque son gain après avoir vérifié le compte sur ses doigts. Ils jouent de nouveau.

BROCK. — Si tu l'écoutes, ce type-là, Verrall, ça sera pour ton bien.

BILLIE. — D'accord.

BROCK. — Tu es dans le grand cercle à présent. Tu dois te surveiller.

BILLIE. — D'accord.

BROCK. — Faut que t'apprennes à te tenir. Sinon, je peux pas te garder ici — et c'est pas des histoires. (Pause. Ils jouent.) Faut faire attention à ce que tu fais. (Il tire une carte, l'examine et la rejette.) Et à ce que tu dis.

Elle prend la carte rejetée et abat son jeu.

BILLIE. — Trois !

BROCK. — Vingt-huit.

BILLIE. — Vingt-huit ?

BROCK. — Vingt-huit.

Elle compte à nouveau et marque. Ils jouent à nouveau.

BILLIE. — Un peu d'éducation, ça te ferait pas de mal à toi-même, si tu veux mon avis.

BROCK. — Qui est-ce qui te le demande ?

BILLIE. — Personne.

BROCK. — Alors, ferme-la.

BILLIE. — Je peux pas parler ?

BROCK. — Joue.

Pause.

BILLIE, murmurant. — Nous sommes au pays de la liberté.

BROCK. — C'est toi qui le dis. (Ils jouent. Billie commence à chantonner. Les nerfs de Brock sont à bout.) Ça te ferait rien... ?

BILLIE, abattant ses cartes. — Gin.

BROCK. — Trente-quatre.

BILLIE. — Trente-quatre ?

BROCK. — Trente-quatre.

Il reprend les cartes et les bat pendant qu'elle compte.

BILLIE. — C'est fini.

BROCK. — Où vois-tu que c'est fini ?

Elle lui montre la marque.

BILLIE. — Cinquante-cinq dollars et soixante cents.

BROCK. — Bon, ça va.

Il jette les cartes et se lève. Il se verse à boire.

BILLIE. — Paye-moi maintenant.

BROCK, criant. — Qu'est-ce qui te prend ? T'as pas confiance ?

BILLIE. — Ne crie pas ! Tu me fais toujours payer, moi.

BROCK. — Ce qu'il faut entendre !

BILLIE, le harcelant. — Mauvais perdant !

BROCK. — Ferme ça !

BILLIE. — Cinquante-cinq dollars. Et soixante cents. (Il sort un rouleau de billets de sa poche et paie. Billie ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce qu'il ait donné les derniers cents.) Merci.

Brock va vers l'escalier.

BROCK. — Allez, tu viens ?

BILLIE. — Dans une minute.

BROCK. — Pourquoi ?

BILLIE. — Dans une minute, je te dis.

Brock monte et ferme la porte. Billie prend les cartes et commence une réussite. Tout en jouant, elle chante doucement en s'interrompant pour imiter l'accompa-

gnement orchestral. La sonnerie de la porte retentit. Billie cesse de chanter, regarde vers l'escalier, arrange ses cheveux et va ouvrir la porte. Paul entre, portant des livres et des journaux.

PAUL. — Bonsoir.

BILLIE. — Bonsoir.

PAUL. — Les journaux.

BILLIE. — C'était pas la peine. Je lis pas de journaux.

PAUL. — Jamais ?

BILLIE. — De temps en temps, les feuilletons.

PAUL. — Vous devriez lire aussi les premières pages.

BILLIE. — Pourquoi ?

PAUL. — Ce n'est pas sans intérêt.

BILLIE. — Pas pour moi.

PAUL. — Comment le savez-vous si vous ne les lisez pas ?

BILLIE. — Si vous voulez absolument devenir un embêteur, vaudrait peut-être mieux annuler notre arrangement tout de suite.

PAUL. — Je vous demande pardon.

BILLIE. — Je jette un coup d'œil sur les journaux parfois. J'y comprends rien. Alors ?

PAUL. — Je vais vous dire : parcourez ceux-ci. S'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, faites une marque. (Il lui tend un crayon rouge.) Et demain vous me demanderez des explications.

BILLIE. — Si vous voulez.

PAUL, donnant les livres. — Et peut-être aimerez-vous ces livres.

BILLIE. — J'essaierai.

Elle pose les livres sur une table.

PAUL. — Vous commencerez à en lire un. Si vous ne l'aimez pas, arrêtez. Et prenez-en un autre...

BILLIE. — Oui, mais il y a autre chose. Ça me fait mal aux yeux.

PAUL. — Portez des lunettes.

BILLIE. — Des lunettes !

PAUL. — Oui, pourquoi pas ?

BILLIE. — Parce que c'est affreux. (Ils se regardent un instant. Elle a remarqué ses lunettes et ne sait plus quoi dire. Elle s'approche de lui, le regarde de plus près. Il passe son bras autour du cou de Billie. Long baiser.) Mais pour les hommes, ça leur va pas si mal.

PAUL, doucement. — Bonne nuit, Billie.

BILLIE. — Bonne nuit.

Paul part. Billie éteint les lumières et monte l'escalier qui est encore allumé. Elle recommence à chanter. Soudain elle s'arrête, se retourne, voit les journaux et les livres, va les chercher, les prend sous son bras et remonte l'escalier en chantant.

RIDEAU

ACTE II

Deux mois plus tard. La pièce a un meuble de plus : c'est un bureau, placé d'un côté. Il est surchagé de livres, papiers, magazines et coupures de journaux. Les murs sont décorés de reproductions de tableaux modernes, français et américains. D'un côté de la pièce, il y a un globe mappemonde, et, près du bureau, sur un porte-livre à pied, un gros dictionnaire de bibliothèque. A l'autre bout de la pièce se trouve un phonographe et, par terre à côté, un monceau de recueils contenant des disques.

C'est tôt dans la soirée, et Billie, en pyjama d'intérieur et portant des lunettes, est assise sur le canapé, les pieds tendus en avant, en train de lire un journal. Elle prend une note sur le journal et le relève très haut pour continuer sa lecture. La première page du ournal est recouverte de marques au crayon rouge.

Elle dépose le journal et se dirige vers le phonographe tout en s'étirant. Elle choisit quelques disques, les place sur le porte-disque de l'instrument, met en marche le phonographe et retourne vers le canapé. On entend le Concerto de *Sibelius pour violon.*

Sonnerie à la porte d'entrée. Eddie traverse la pièce, son chapeau encore sur la tête, et ouvre la porte pour laisser entrer Paul. Billie se retourne et sourit. Vite, elle enlève ses lunettes.

PAUL. — Comment allez-vous, Eddie ?

EDDIE. — Ça gaze.

BILLIE. — Bonjour.

Eddie sort.

PAUL. — Bonjour. (Il s'approche d'elle.) Tout va bien ?

BILLIE. — Ça va pas mal.

PAUL. — Quoi ?

BILLIE. — Ça ne va pas mal. Voulez-vous prendre du thé ?

PAUL, s'asseyant. — Merci. (Un geste vers le phonographe.) Très joli.

BILLIE. — Sibelius. Deuxième symphonie. (Ils écoutent un instant.) Devinez qui est venu prendre le thé.

PAUL. — Qui ?

BILLIE. — La femme du sénateur.

PAUL. — Vraiment ? Comment ça s'est-il passé ?

BILLIE. — Le demandez pas ! Vous savez, elle n'est pas très intelligente non plus, mais elle c'est d'une manière distinguée... Nous n'avions pas grand-chose à nous dire... Et elle a été amenée à remarquer un livre *qu'était* là...

PAUL. — ... qui était là.

BILLIE. — « ... qui était là » et elle a dit : « Oh ! voilà des années que je voudrais le relire ! »

PAUL. — Quel livre ?

BILLIE. — *David Copperfield.* Alors, on en a parlé et vous savez ce que j'ai découvert ?

PAUL. — Non.

BILLIE. — Elle l'avait jamais lu !

PAUL. — Comment le savez-vous ?

BILLIE. — A la manière dont elle en parlait.

PAUL. — Cela vous étonne ?

BILLIE. — Quoi ? qu'elle l'a jamais lu ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Non.

PAUL. — Alors ?

BILLIE. — Alors pourquoi fait-elle semblant ? C'est pas un crime de pas... de *ne* pas l'avoir lu.

PAUL. — Tout le monde agit de même, plus ou moins.

BILLIE. — Vous aussi ?

PAUL. — Parfois.

BILLIE. — Moi pas.

PAUL. — Je le sais, Billie. Vous possédez une grande vertu : l'honnêteté.

BILLIE. — Merci. (Un Maître d'hôtel est entré et emporte le plateau où se trouve le service à thé.) Je suis contente d'avoir acquis quelque chose en deux mois.

PAUL. — Je n'y suis pour rien.

BILLIE. — J'en suis pas sûre.

PAUL, lui souffiant. — Merci.

BILLIE. — Pas de quoi.

PAUL, désignant le Maître d'hôtel qui sort. — Non...

BILLIE. — Oh ! (Elle se retourne vers le Maître d'hôtel.) Merci. (Le Maître d'hôtel s'incline et sort. Billie prend une lettre sur la table.) Vous savez pas ? J'ai reçu une lettre de mon père.

PAUL. — De New-York ?

BILLIE. — Oui. J'arrête pas d'y penser.

PAUL. — Pourquoi ?

BILLIE. — C'est la première fois qu'il m'écrit en huit ans. On s'était disputé. Il ne voulait pas que je sois avec Harry.

PAUL. — Qu'est-ce qu'il fait ?

BILLIE. — Mon père ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Employé du Gaz. Il relevait les compteurs. Mais dans sa lettre il dit qu'il ne peut plus courir si bien qu'autrefois. Alors ils lui ont donné un autre boulot. Garçon d'ascenseur. (Une pause. Ils écoutent la musique.) Drôle de type. Il emportait une petite casserole tous les matins et il cuisait son déjeuner. Il disait que tout le monde doit avoir un déjeuner chaud. (Pause.) Je vous jure que je ne sais pas comment il faisait. Nous étions quatre — mes trois frères et moi. Maman, je ne l'ai jamais connue. Il nous faisait la cuisine et il nous lavait et il nous habillait. Tout, quoi... J'avais toujours pensé que je lui rendrais ça un jour, mais ça s'arrange drôlement parfois. Un soir je rapporte à la maison 100 dollars et je lui donne. Vous savez ce qu'il en a fait ? Il les a jetés là ou je pense et il a tiré la chaîne. J'étais sûre qu'il allait me taper dessus mais il l'a pas fait. Dans toute sa vie, il m'a jamais tapé dessus une fois.

PAUL. — Comment se fait-il qu'il vous ait écrit ? Je veux dire... après tant de temps ?

BILLIE. — Parce que je lui avais écrit.

PAUL, souriant. — Ah !

BILLIE. — Il dit qu'il pense à moi chaque jour. Seigneur ! Je parierais que j'ai pas pensé à lui une seule fois en cinq ans... C'est pas que j'avais quelque chose contre lui... j'ai pensé à rien.

PAUL. — Ça serait gentil d'aller le voir.

BILLIE. — Peut-être bien. Mais il dit que je dois lui écrire encore et surtout qu'il faut que j'aie un déjeuner chaud chaque jour et qu'il faut que je lui dise comment je vais... seulement il dit qu'il ne veut pas me voir si je continuais à vivre en... (elle hésite) concubinage. J'ai vérifié le mot... (Elle désigne les livres.) Voilà, je vous ai à peu près raconté toute ma vie. Quand est-ce que vous me raconterez la vôtre ?

PAUL. — Oh ! non. C'est trop long — et en majeure partie inexact. (Pause.) Qu'est-ce que vous avez fait ce matin ?

BILLIE. — J'ai été au cinéma voir les actualités. Et puis chez le libraire, comme vous m'avez dit. J'ai regardé des tas de livres et puis, ceux qui m'ont paru intéressants, je les ai achetés.

PAUL. — C'est très bien.

BILLIE. — Attendez !... Bientôt j'en ai eu tout un gros paquet. Si gros que je pouvais pas le porter. Alors, je me suis arrêtée. Et je me suis dit : « Seigneur, ça va me prendre un an, à lire tout ça ! » Alors j'ai regardé tous les livres qu'il y avait encore dans la boutique et, à côté d'eux, mon paquet il avait plus l'air de rien du tout. Alors j'ai compris que, même si je m'usais les yeux à lire tous les jours jusqu'à ma mort, je pourrais même pas faire une petite brèche dans cette boutique-là seulement. Et vous savez ce qui est arrivé ? Je suis sortie et je me suis mise à pleurer.

Elle s'assied, découragée.

PAUL. — Personne ne lit tout ce qui a été écrit.

BILLIE. — Personne ?

PAUL. — Naturellement.

BILLIE. — Moi, je voulais essayer.

PAUL, se levant et allant au bureau. — Je pense que vous n'avez pas eu le temps de lire mon article ?

Il montre un exemplaire de *la République Nouvelle*.

BILLIE. — Qu'est-ce que vous racontez ? Bien sûr que je l'ai lu ! Deux fois.

Pause.

PAUL. — Qu'est-ce que vous en pensez ?

BILLIE, lentement. — Eh bien... j'en pense que c'est le meilleur article que j'aie jamais lu... J'ai pas compris un mot.

PAUL. — Qu'est-ce que vous n'avez pas compris ?

BILLIE. — Tout.

PAUL. — Voyons ça.

Billie met ses lunettes et rejoint Paul près du bureau. Paul sourit.

BILLIE. — Vous trouvez ça drôle, que je suis myope comme une taupe ?

PAUL. — ... que je sois...

BILLIE. — ... que je sois myope comme une taupe ? De quoi j'ai l'air, hein, avec des verres !

PAUL. — Vous avez l'air plus jolie que jamais.

BILLIE. — Ça va ! Vous parlez comme les réclames pour des lunettes.

Elle s'assied devant le bureau et regarde le journal.

PAUL. — Alors ?

BILLIE. — Bien, regardez, rien que le début : « Le manifeste démocratique n'est plus qu'un document jaunissant. »

PAUL. — C'est simple.

BILLIE. — Pas pour moi.

PAUL. — Vous savez ce que veut dire « jaunissant » ?

BILLIE. — Pas en ce moment.

PAUL. — Qu'est-ce qui arrive à un vieux morceau de journal ?

BILLIE. — On le fiche en l'air.

PAUL. — Non. Il jaunit.

BILLIE. — Sans blague ?

PAUL. — Naturellement.

BILLIE. — Vous m'en direz tant !

PAUL. — Et « démocratique », vous savez ce que ça veut dire ?

BILLIE. — C'est le contraire des républicains.

PAUL. — Pas tout à fait. Ça veut dire qui procède de notre système de gouvernement, lequel est une démocratie.

Pause.

BILLIE, qui semble comprendre. — Ah ! (Perplexe.) « Procède de » ?

PAUL. — « Qui vient de... »

BILLIE. — Procéder. C'est un bon mot.

Elle le note.

PAUL. — Bien. Maintenant... « Manifeste » ?

BILLIE. — Je sais pas.

PAUL. — Pourquoi n'avez-vous pas regardé dans le dictionnaire ?

BILLIE. — J'ai regardé. Je sais toujours pas.

PAUL. — Quand je dis « manifeste », j'évoque un ensemble de règles, d'idéals et de... (il hésite) principes et d'espoirs sur lesquels est basée l'existence des Etats-Unis.

BILLIE. — Et vous pensez que ça jaunit ?

PAUL. — Oui, je pense que l'inspiration originale a été oubliée.

BILLIE. — Et ça c'est mauvais ?

PAUL. — C'est mauvais.

BILLIE. — Je n'avais rien compris.

Elle montre le journal.

PAUL. — Trop compliqué, hein ? (Il marche dans la pièce.) Je crois que je devrais récrire cet article. Plus simplement.

BILLIE. — Vous savez, cette chose que vous m'avez donnée, à propos de Napoléon ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — J'y ai rien compris non plus.

PAUL. — Pas difficile pourtant. L'auteur se rend au tombeau de Napoléon.

BILLIE. — Et il pense que Napoléon a eu une vie pas gaie.

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Qu'il vaut mieux être un fermier...

PAUL, citant de mémoire. — « Et je me disais que j'aurais mieux aimé être un paysan de France. J'aurais mieux aimé vivre dans une chaumière à la porte entourée de treilles où les raisins rougissent au soleil de l'automne... »

BILLIE, impressionnée. — Comment pouvez-vous vous rappeler tous ces trucs-là ? (La musique du phonographe change soudain. A la place d'un disque de Debussy, c'est un disque de jazz violent. Billie court vers le phonographe et l'arrête. S'excusant.) Une fois de temps en temps, juste pour changer.

PAUL, riant. — Vous n'y êtes pas, Billie ! Je ne vous demande pas de vous forcer...

BILLIE. — Mais... j'aimerais aimer ce qu'on doit aimer.

PAUL. — Il y a place pour tout. On ne s'instruit pas pour se rétrécir, mais pour s'élargir.

BILLIE. — Et vous pensez que j'élargis ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — Contente de savoir ça. (Elle se rassied devant le bureau.) Alors, il aurait mieux aimé être un simple paysan que Napoléon, hein ? Qui est-ce qui aimerait mieux être Napoléon ? Personne.

PAUL. — Non. M. Brock... Harry ne serait pas de cet avis.

BILLIE. — Vous en savez rien.

PAUL. — Demandez-le-lui.

BILLIE. — Faudrait d'abord qu'il sache qui est Napoléon.

PAUL. — Ce qui est plus grave, c'est qu'il faudrait d'abord qu'il sache ce qu'est un paysan.

BILLIE. — Vous pouvez pas le sentir, hein ?

PAUL. — Qui, Harry ?

BILLIE. — Oui, Harry.

PAUL, protestant. — Non.

BILLIE. — Vous l'aimez tout de même pas ?

PAUL, s'écartant. — Non.

BILLIE. — A cause de... lui et moi ?

PAUL. — C'est une raison. Il y en a d'autres.

BILLIE. — Lesquelles ?

PAUL. — Je pense qu'il est un danger public.

BILLIE. — Oh ! il est pas si mauvais. J'ai vu pire.

PAUL. — Est-ce qu'il a jamais fait quelque chose pour quelqu'un d'autre que lui ?

BILLIE. — Oui, pour moi.

PAUL. — Quoi ?

BILLIE. — Il m'a donné deux manteaux de vison.

PAUL. — Il ne vous les a pas donnés pour rien. C'était un échange.

Pause. Billie enfin répond, très calmement.

BILLIE. — Ne devenez pas grossier. Un homme aussi parfait que vous, ça doit pas être grossier.

PAUL. — Est-ce qu'il a jamais pensé à quelqu'un d'autre que lui-même ?

BILLIE. — Qui est-ce qui pense aux autres ?

PAUL. — Des millions de gens. (Un peu prêcheur.) Toute l'histoire de notre fichue société n'est qu'un combat entre les égoïstes et les altruistes.

BILLIE. — Vous dites ?

PAUL, patiemment. — Tout ce qui est mauvais dans le monde est engendré par l'égoïsme. Parfois l'égoïsme devient même une cause, un parti organisé, un gouvernement. Cela s'appelle alors fascisme, vous comprenez ?

BILLIE. — A peu près.

PAUL, très fort. — Alors, réfléchissez-y, Billie !

BILLIE, d'une voix douce. — Vous êtes bien chipé pour moi, hein ?

PAUL. — Oui.

BILLIE. — C'est pour ça que vous détestez Harry, hein ?

PAUL. — Ecoutez-moi. Je déteste son existence, ce qu'il fait, ce qu'il représente. Mais je ne le déteste pas lui-même. Il ne se rend pas compte.

BILLIE. — Moi aussi je suis chipée pour vous.

PAUL. — J'en suis très heureux, Billie.

BILLIE. — C'est à cause de ça que j'ai commencé tout ce travail. (Elle montre les livres.) Vous le saviez, hein ?

PAUL. — Non.

BILLIE. — Ça m'a réussi ! Je peux vous le dire : c'est un genre de tracas que j'avais jamais connu avant.

PAUL. — Tracas ?

BILLIE. — Après le premier soir où on s'est rencontrés, je me figurais que ça irait tout seul. Et puis, comme vous vous décidiez pas à aller

plus loin, je me suis dit que moi je m'approcherais de vous... par la tête. Notez, ça n'a plus d'importance maintenant. Je vous aime bien comme ça. Pour le reste, c'est un peu tard.

PAUL. — Pourquoi ?

BILLIE. — Pourquoi ? Ecoutez, Paul. Entre un homme et une femme, à un certain moment, ça s'arrange ou ça s'arrange pas. Après ce moment-là, ça s'arrangera jamais.

PAUL. — Notre moment n'était peut-être pas encore arrivé.

BILLIE. — Il l'était. Et vous avez loupé l'occasion.

PAUL. — Vous en êtes bien sûre ?

BILLIE. — Et comment ! Des hommes, j'en ai eu quelques-uns. Et puis, j'en ai eu aussi beaucoup que j'ai pas eus ! Je sais pas si vous voyez ce que je veux dire...

PAUL, gêné. — Oui... oui...

BILLIE, s'écartant de lui. — Mais j'aurais jamais pensé que pour quelqu'un je me mettrais dans un pétrin pareil : chercher, étudier, se faire de la bile, réfléchir ! et tout le reste. Et je me demande si c'est bon après tout et à quoi ça sert !

PAUL. — Mais, Billie, personne n'est né instruit ! Vous savez ce qui est la chose la plus bête au monde ? Un bébé.

BILLIE. — Qu'est-ce que vous avez après les bébés, tout d'un coup ?

PAUL. — Rien, rien... C'est normal qu'un cerveau de trois semaines soit vide. Mais, quand après trente ans il est toujours vide, alors je trouve que ça n'est pas normal.

BILLIE, se dressant furieusement. — Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai plus de trente ans ?

PAUL. — Je ne parlais pas de vous.

BILLIE. — De qui alors ?

PAUL. — Je vous le jure.

BILLIE. — Vous avez des manières d'arranger les choses...

PAUL. — Excusez-moi...

BILLIE. — Après trente ans ? Est-ce que j'ai l'air d'avoir plus de trente ans ?

PAUL. — Non.

BILLIE. — Alors, pourquoi vous le dites ?

PAUL. — Je ne sais pas. (Pause.) Quel âge avez-vous ?

BILLIE. — Vingt-neuf.

Ils se regardent. Paul sourit. Elle répond à son sourire. Il s'approche d'elle et l'embrasse.

PAUL. — Il faut continuer. (Elle l'embrasse.) Je veux dire : continuer d'étudier.

BILLIE. — Ça sert à rien ! Je parie que les gens se ficheraient de moi s'ils savaient que j'essaie.

PAUL. — Je ne me moque pas de vous.

BILLIE, montrant les livres. — Tous ces bouquins !

PAUL. — Ce ne sont pas les livres qui comptent. C'est l'étude ! Vous savez ce qu'Alexandre Pope a dit : « L'étude la plus utile à l'humanité est l'étude des hommes. »

BILLIE. — « L'étude des hommes » ? Bien sûr, ça veut dire aussi celle des femmes.

PAUL. — Bien sûr.

BILLIE. — Vous savez, en étudiant Tom Paine comme vous m'aviez dit, ça m'a amenée à penser à Harry. Il se démène tant pour obtenir ce qu'il veut... mais il ne sait pas ce qu'il veut.

PAUL. — Il veut toujours ce qu'il n'a pas, sans doute.

BILLIE. — Il veut le fric.

PAUL. — Oui. Et régner sur les autres.

BILLIE. — Il est pas si mauvais que vous pensez.

PAUL. — Je sais. Il a un cerveau d'or...

La porte s'ouvre et Brock entre.

BROCK. — Bonjour.

PAUL. — Bonjour, Harry. Nous parlions de vous.

BROCK, il se débarrasse de son chapeau et de son manteau. — Ah ! oui ? Eh bien, c'est pas pour ça que je vous paie. Sur moi elle en sait assez long, trop long même ! Est-ce que Ed est là ?

BILLIE. — Non.

BROCK. — Bon Dieu ! Il devait m'attendre ici !

Il s'assied et se déchausse.

PAUL, à Billie. — Revenons à l'œuvre de Tom Paine. Qu'est-ce que vous en pensez ?

BILLIE. — C'était un grand type.

PAUL. — Où est-il né ? Vous vous rappelez ?

BILLIE. — A Londres. Ou en Angleterre. Quelque chose comme ça.

BROCK. — Qu'est-ce que ça veut dire : Londres ou Angleterre ? C'est la même chose.

BILLIE. — Ah oui ?

BROCK. — Londres est en Angleterre. C'est une ville, Londres. L'Angleterre, c'est le pays.

BILLIE. — D'accord.

BROCK, à Paul. — Bon sang de bon sang, mon gars, vous avez de la patience.

PAUL. — Ne vous inquiétez pas.

BROCK. — Comment est-ce qu'on peut être aussi bête ?

PAUL. — Aucun de nous ne sait tout ce qu'on peut savoir, Harry.

BILLIE, à Brock. — Qui c'est Tom Paine, par exemple ?

BROCK. — Quoi ?

BILLIE. — Tu as entendu... Tom Paine ?

BROCK. — Qu'est-ce que ça peut me faire de savoir qui c'est ?

BILLIE. — Moi, je le sais.

BROCK. — Et puis après ? Si je voulais savoir qui c'est, je le saurais — mais je m'en f... ! (A Paul :) Continuez. Je veux pas vous déranger.

PAUL, à Billie. — Lequel de ses livres préférez-vous ?

BILLIE. — J'ai pas encore lu ses livres. J'ai lu un livre sur lui.

PAUL. — Ah !

BILLIE. — Mais j'ai fait une liste de...

BROCK, soudainement. — Qui est Jack Johnson ?

BILLIE. — Qui ?

BROCK. — Jack Johnson.

BILLIE. — Je connais pas ce Jacques-là.

BROCK. — Je te croyais calée !

PAUL. — Le premier Noir champion du monde de boxe... A gagné son titre sur Tommy Burns, en Australie.

BROCK, montrant Paul. — Monsieur est un génie ?

PAUL. — Non.

BROCK. — Des génies, j'en engage et j'en fiche à la porte tous les jours.

PAUL. — Sûr. (A Billie :) Alors, cette liste ?

BILLIE. — Voici.

Elle lui tend un papier.

PAUL. — Pourquoi ne commenceriez-vous pas par « l'Age de raison » ?

BILLIE, écrivant. — L'Age... de... raison...

PAUL. — Ensuite, vous pourriez...

BROCK. — Qui est Willie Hop ?

PAUL. — Champion de billard. Et on prononce son nom « Hoppe ».

BROCK. — C'est ce que je dis. Et puis je vous ai rien demandé. C'est à elle que je cause.

PAUL. — Excusez. (A Billie :) Où en sommes-nous ?

BILLIE. — Age de raison...

PAUL. — Oui. Et puis parcourez « les Droits de l'homme ».

BILLIE, écrivant. — Les... Droits... de l'Homme.

PAUL. — Cela vous donnera une idée générale de...

BROCK, s'approchant d'eux. — Qu'est-ce que c'est qu'une péninsule ?

BILLIE. — Chut !

BROCK. — Me dis pas chut ! Puisque tu en sais si long ! Qu'est-ce que c'est qu'une péninsule ?

PAUL. — C'est une...

BROCK. — Pas vous !

BILLIE, condescendante. — C'est ce nouveau médicament.

BROCK. — Pas du tout.

BILLIE. — Alors ?

BROCK. — C'est une étendue de terre entourée d'eau sur trois côtés.

BILLIE. — La belle avance !

BROCK. — Et ton Sam Paine, ça avance à quoi ?

BILLIE. — Il y a pas de comparaison. Tom Paine — et pas *Sam* Paine — est un des fondateurs des Etats-Unis.

BROCK. — Tu veux dire qu'il est mort ?

BILLIE. — Naturellement.

BROCK, à Paul. — Pourquoi est-ce que vous lui apprenez des trucs sur des types qui sont morts ? Tout ce que je vous demande, c'est qu'elle ait pas l'air d'une gourde avec les vivants !

PAUL. — On ne contrôle pas l'éducation si aisément, Harry. Une chose mène à une autre. Il s'agit d'éveiller la curiosité, l'imagination, de développer le jugement...

BROCK. — Ça va. Moi, j'ai pas besoin de leçons.

PAUL. — Je ne vous compterai pas de supplément.

BROCK. — Vous pouvez rien m'apprendre.

PAUL. — Moi je pense que nous pourrions nous apprendre bien des choses l'un à l'autre.

BROCK. — Vous dites ?

PAUL. — Rien. Un petit avis amical.

BROCK. — Qui est-ce qui vous le demande ? Pour un paumé, vous manquez pas d'audace. Feriez mieux de vous observer. Je vous ai à l'œil, moi.

PAUL. — Très bien. Nous nous observerons l'un et l'autre.

BROCK. — Je pourrais vous casser la g..., si je voulais, vous savez ?

PAUL. — Je le sais.

BROCK. — Alors ça va. Continuez à donner vos leçons. Et c'est tout.

PAUL. — C'est tout. C'est fini pour aujourd'hui.

BROCK. — Non, non ! Continuez ! Je veux voir comment vous vous y prenez.

PAUL. — Pas maintenant, si vous voulez bien. Je dois me reposer.

BROCK. — Deux cents dollars par semaine. Et je peux même pas me rendre compte !

PAUL, à Billie. — A bientôt.

BILLIE. — Au revoir, Paul. Et merci.

Paul sort.

BROCK. — A Londres ou en Angleterre ! Quelle couche !

Il ouvre une enveloppe sur le bureau et pendant la scène suivante en examine le contenu sans regarder Billie.

BILLIE. — Harry ?

BROCK. — Oui.

BILLIE. — Qu'est-ce que c'est que les affaires que nous faisons ici ?

BROCK. — Nous ? Qu'est-ce que ça veut dire : nous !

BILLIE. — Je croyais que j'étais quelque chose comme un associé.

BROCK. — Un associé muet.

BILLIE. — Alors ?

BROCK. — Alors, parle pas.

BILLIE. — J'ai le droit de savoir.

BROCK. — Tu as le droit de me fiche la paix. Fourre-toi là tête dans ton livre et restes-y.

BILLIE. — Je ne veux rien faire d'illégal, c'est moi qui te le dis.

BROCK. — Tu feras ce que je te dirai. De quoi tu te plains ? Il y a quelque chose que tu voudrais ?

BILLIE. — Je voudrais être un paysan heureux.

BROCK. — Je t'achèterai ça.

Hélène entre, venant du service. Elle porte un livre qu'elle dépose sur un rayon de la bibliothèque.

HÉLÈNE. — Je vous rends votre livre. Je vous remercie bien.

BILLIE. — Il vous a plu ?

HÉLÈNE. — Pas trop.

BILLIE. — Vraiment ?

HÉLÈNE. — Je m'en ressens pas pour ces histoires-là, quand on vous raconte comme c'est triste d'être riche.

BILLIE. — Oui... Mais pourquoi ne pourrait-on être riche et triste ?

BROCK. — Oui... Mais pourquoi ne pourrait-on pas la boucler ? (A Hélène :) Tirez-vous.

HÉLÈNE. — Excusez-moi.

Elle sort avec un petit signe de la main à Billie.

BROCK. — Sois pas tellement copain avec tout le monde.

BILLIE. — Paul dit que c'est ce qu'il faut.

BROCK. — On s'en balance de ce que dit Paul. J'aime pas ça.

BILLIE. — Tu sais ce que tu es ?

BROCK. — Quoi ?

BILLIE. — Euh... (Elle ne trouve pas l'expression. Elle va vers le dictionnaire qu'elle consulte. Sonnerie à l'entrée. Eddie entre et va à la porte d'entrée. Billie a trouvé le mot désiré.) Antisocial !

BROCK. — Tu parles ! Et plutôt deux fois qu'une !

Eddie ouvre la porte et fait entrer Devery et le sénateur Hedges.

DEVERY. — Bonsoir.

BROCK. — Bon Dieu, où est-ce que vous étiez fourrés tous les deux ? Vous savez l'heure ?

DEVERY. — Excusez.

BROCK. — Vous vous excusez tout le temps.

HEDGES. — C'est moi le coupable. (A Billie :) Bonsoir.

BILLIE. — Bonsoir, sénateur. Asseyez-vous !

HEDGES. — Merci.

DEVERY. — Comment allez-vous, Billie ?

BILLIE. — Très bien.

BROCK. — Allez, ça va... Quoi de neuf ?

Silence embarrassé. Devery et Hedges échangent un regard.

HEDGES. — Juste un petit ennui, Harry. Je crains que ça ne demande un petit peu plus de temps et...

Pause.

DEVERY. — ... Et un petit peu plus d'argent.

BROCK, furieux. — A cause ?

DEVERY. — Eh bien, la première raison, c'est que la proposition de loi doit être modifiée.

BROCK. — Je veux pas de modifié et je veux pas attendre.

HEDGES. — Je crains que vous ne le deviez.

BROCK. — Me dites pas ce que je dois !

HEDGES. — Laissez-moi seulement vous...

BROCK. — Je vous laisse rien du tout. J'ai l'impression qu'on se f... de ma g...

DEVERY. — Je suis sûr que Norval (montrant le Sénateur) fait tout son possible...

BROCK. — Alors son possible ne suffit pas.

DEVERY. — Soyez raisonnable, Harry. Il y a quatre-vingt-seize votants. Et Norval n'est que l'un d'eux.

BROCK. — Il est celui qu'il fallait pas prendre ! Bon Dieu, c'est pas la première fois !

HEDGES. — Les choses ne sont plus pareilles...

BROCK. — On les fera pareilles ! C'est votre boulot.

DEVERY. — Ce n'est pas un travail facile.

BROCK. — Je m'en fiche. (A Hedges :) Je vous conseille de remuer ou je vous démolis, moi ! Vous vous retrouverez dans la panade d'où vous êtes sorti.

DEVERY. — Harry...

BROCK. — Je veux pouvoir travailler où je veux et comme je veux et autant que je veux ! Et si vous êtes pas avec moi, vous êtes contre.

HEDGES. — Je suis avec vous...

BROCK, se dirigeant vers l'escalier. — Alors vous avez à en mettre un drôle de coup ou je trouverai quelqu'un qui le mettra à votre place. Compris ?

Il part. Une pause embarrassée.

HEDGES. — Il a un tempérament un peu vif, n'est-ce pas ?

DEVERY. — Ne faites pas attention. (Il se verse à boire.) Un whisky ?

HEDGES. — Non, merci.

BILLIE, à Hedges. — Je trouve que Harry ne devrait pas vous parler sur ce ton-là. Après tout, vous êtes un sénateur.

HEDGES, modeste. — Oh ! vous savez...

BILLIE. — Je trouve que personne ne devrait se permettre de parler à un sénateur sur ce ton. Un sénateur, c'est... c'est quelque chose !

HEDGES. — Merci.

BILLIE. — Pour moi, quand il vous eng... c'est comme s'il eng... des millions de gens.

HEDGES. — Quels gens ?

BILLIE. — Les millions de gens qui vous ont élu.

HEDGES. — Oh ! il n'y en a pas autant.

BILLIE. — Combien ?

HEDGES. — Huit cent six mille quatre cent trente-quatre.

BILLIE. — Ça en fait tout de même pas mal qu'il eng...

HEDGES. — Dites-moi, est-ce que par hasard vous feriez partie de ma circonscription ?

BILLIE, après une pause. — Je crois pas que je connais ce mot-là.

DEVERY. — Le sénateur vous demande si vous n'êtes pas un des électeurs qui ont voté pour lui.

BILLIE. — J'ai jamais voté pour personne.

HEDGES, souriant. — Pourquoi ?

BILLIE. — Peux pas dire. Je saurais pas comment m'y prendre.

DEVERY. — Très simple. Vous n'avez qu'à presser un bouton.

BILLIE. — Oui, mais lequel ?

DEVERY, souriant. — Vous écoutez les discours, vous lisez les journaux — et vous vous faites une idée. Quand vous avez pris un parti, vous n'avez qu'à voir qui est de votre côté et qui est contre.

HEDGES. — Ça n'est pas plus compliqué que ça.

BILLIE. — Oui, mais pourquoi est-ce que vous vous laissez piétiner par Harry ? C'est ça que je voudrais savoir. Vous êtes plus important que lui. Vous êtes un sénateur.

HEDGES. — Oui, et comme tel, vous savez, j'ai de grands devoirs, de grandes responsabilités...

BILLIE. — Oui ?

HEDGES, se dérobant. — Gouverner est une entreprise complexe.

BILLIE. — Pourquoi ? Quand je lis des livres là-dessus ou quand Paul m'explique, je comprends ; mais quand je vois ce qui se passe, c'est différent.

HEDGES. — En quoi ?

BILLIE. — Je veux dire... Quand on en vient à parler de ce qui est la loi et ce qui est pas la loi... Est-ce que Harry est plus important que les autres ?

HEDGES, qui pense « oui ». — Non.

BILLIE. — Alors, pourquoi il a voix au chapitre ? Après tout, personne a voté pour lui.

HEDGES, se levant pour sortir. — Ecoutez, nous aurons une longue conversation là-dessus, un de ces jours...

BILLIE. — D'accord.

HEDGES. — Bonsoir.

BILLIE. — Bonsoir.

Devery accompagne Hedges jusqu'à la porte.

HEDGES. — Drôle de petite, hein ?

DEVERY. — Oui.

HEDGES. — Au revoir.

DEVERY. — Au revoir. (Hedges sort. Devery prend des papiers dans sa serviette.) Du travail pour vous.

Il prépare les papiers pour la signature de Billie. Elle prend ses lunettes. Pendant qu'il se verse un autre whisky, elle met ses lunettes et examine les papiers. Devery se retourne, surpris, et s'avance vers elle.

BILLIE. — Qu'est-ce que c'est ?

DEVERY. — Toujours les mêmes histoires ?

BILLIE. — Lesquelles ?

DEVERY. — C'est trop long à expliquer.

BILLIE. — Mais non. J'aime qu'on m'explique. J'ai découvert ça.

DEVERY. — Une autre fois.

BILLIE. — Tout de suite.

DEVERY. — Vous voulez que je le dise à Harry ?

BILLIE. — Quoi ?

DEVERY. — Que vous ne voulez pas signer.

BILLIE. — Qui est-ce qui parle de ça ? Je veux simplement savoir ce que c'est.

DEVERY. — Une fusion.

BILLIE. — Ça veut dire ?

DEVERY. — Plusieurs sociétés qui en deviennent une seule.

BILLIE. — Toutes appartiennent à Harry... ?

DEVERY. — Non.

BILLIE. — Alors à qui ?

DEVERY. — Certaines sont à Harry. D'autres sont des sociétés étrangères, anglaises, italiennes, etc.

BILLIE, sursautant. — Un cartel ! Un trust !

DEVERY. — De quoi parlez-vous ?

BILLIE. — De trusts ? C'est justement contre les trusts que je suis ! Paul m'a expliqué le mécanisme.

DEVERY. — L'opération est parfaitement régulière, ne vous inquiétez pas.

BILLIE. — Sans blague ?

DEVERY. — Demandez à Harry.

BILLIE. — Entendu.

DEVERY. — Mais il n'aimera pas ça.

BILLIE. — Et pourquoi ?

DEVERY. — Il n'aimera pas ça, c'est tout. Il n'aime pas que les gens soient trop curieux.

BILLIE. — Je ne suis pas « les gens ».

DEVERY. — Ecoutez-moi, Billie. Tâchez d'être un peu maline.

BILLIE. — Comment est-ce que je peux être maline si personne ne me dit rien ?

DEVERY. — Je vous dis quelque chose.

BILLIE. — Quoi ?

DEVERY. — De signer et de ne pas faire d'histoires.

BILLIE. — Demain.

DEVERY. — Pourquoi demain ?

BILLIE. — Je veux examiner ces papiers et savoir ce que je fais.

DEVERY, impatient. — Je vous répète que tout est régulier.

BILLIE. — Il doit y avoir quelque chose de louche. Sans ça vous en diriez plus long.

DEVERY. — Croyez-moi sur parole.

BILLIE, après une pause. — Non. Je sais ce qui vous chatouille. Vous n'aimez pas faire son sale travail, parce que vous savez que vous valez mieux que lui.

DEVERY, cette fois le coup a porté. — En voilà assez !

BILLIE. — Mais je n'en suis pas sûre. Peut-être que vous valez encore moins cher !

Devery la regarde, puis se décide. Il monte rapidement l'escalier. Billie prend les papiers et un dictionnaire et s'assied sur le divan. Elle commence à lire. Brock apparaît en haut de l'escalier, qu'il descend lentement. Billie lui jette un coup d'œil et continue de lire. Brock passe derrière elle et se verse un verre de whisky. Ensuite il s'assied en face de Billie. Il la surveille. Billie le regarde, intimidée, mais continue sa lecture. Brock a l'air très calme.

BROCK. — Intéressant ?

BILLIE, sans le regarder. — Pas trop.

BROCK. — Tu es habituée à lire des trucs moins terre à terre, hein ?

BILLIE. — Oui.

BROCK, après une autre pause. — Qu'est-ce qui se passe, petit ?

BILLIE. — Rien.

BROCK. — D'un seul coup, comme ça ?

BILLIE. — Je n'aime pas ce Devery.

BROCK. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

BILLIE. — Il m'a rien fait, c'est à lui-même qu'il a fait quelque chose.

BROCK. — A lui-même ?

BILLIE. — Il était assistant de l'Attorney Général des Etats-Unis.

BROCK. — Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

BILLIE. — Mais regarde ce qu'il est devenu. (Brock se demande où elle veut en venir.) Tu sais qu'il a écrit un livre autrefois ? *Les Sources de la liberté*, que ça s'appelle. Je l'ai lu. C'est épatant.

BROCK. — Et alors ?

BILLIE. — Regarde-le à présent. Il fait n'importe quoi. Il encaisse ton argent, et toi tu le traites comme un garçon de courses.

BROCK. — Ah ! Nous en arrivons à moi...

BILLIE. — Oui. Et je suis pas sûre que tu sois plus sympathique que lui. Tu es un égoïste, c'est ça que tu es.

BROCK. — Et depuis quand as-tu vu ça ?

BILLIE. — Depuis maintenant.

BROCK. — Tu m'en diras tant !

BILLIE. — Moi, je croyais que tu étais un grand type, Harry. Et je commence à voir qu'il y a de l'erreur. Dans l'histoire, tu sais, il y a eu des types bien plus grands que toi et puis mieux. Et il y en a encore.

BROCK. — Qui, par exemple ?

BILLIE. — Des milliers.

BROCK. — Nomme-m'en un.

BILLIE. — Mon père.

BROCK. — Vingt-cinq dollars par semaine. (Il se lève et vient s'asseoir auprès d'elle.) Dis donc, bébé, faut pas t'énerver parce que tu viens de lire un ou deux bouquins. Tu en as une couche aussi forte qu'avant, tu sais.

BILLIE. — Tu crois ?

BROCK. — Pas de doute, mais je m'en balance. Tu sais pourquoi ? (Il la caresse brutalement.) Parce que tu as les plus jolies petites...

BILLIE, se lève et interrompt. — Laisse-moi.

BROCK. — Reviens là.

BILLIE. — Non.

BROCK. — Qu'est-ce qui te prend ? Je t'ai jamais vue comme ça.

BILLIE. — Je n'ai jamais été comme ça. Je voudrais m'en aller.

BROCK. — Où ?

BILLIE. — Je ne sais pas.

BROCK. — Ecoute, on n'en a plus que pour quelques semaines ici. On va partir à Miami.

BILLIE. — Je voudrais m'en aller seule.

BROCK. — Tu veux mon avis ? Tu commences à travailler du chapeau.

BILLIE. — Peut-être.

BROCK. — Faut te calmer.

BILLIE. — Difficile.

BROCK. — La raison ?

BILLIE. — Je sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je n'aime pas cette vie-là. Il doit y avoir mieux, j'en suis sûre. Et tu en serais sûr aussi si tu lisais un peu. Tu as peut-être raison, je suis pas plus maline qu'avant, mais je sais ce que je savais pas : c'est qu'il y a une autre manière de vivre que la mienne... ou la tienne.

BROCK, il se lève et va vers elle. — Dis donc, quel genre de vie que tu avais avant moi, avec ton espèce de miteux, le joueur de saxophone ?

BILLIE. — Il était honnête, c'est toujours ça.

BROCK. — Des comme lui il y en a treize à la douzaine.

BILLIE. — Au moins, il vivait de son travail.

BROCK. — Et moi ? Je vis de mon travail depuis que j'ai douze ans. Personne m'a jamais rien donné.

BILLIE. — Quand un type cambriole une maison, ça aussi c'est du travail.

BROCK. — Je n'ai jamais... (Hélène entre, portant des serviettes. Elle monte l'escalier. Brock se contient jusqu'au moment où Hélène a disparu.) Je n'ai jamais cambriolé de maison ! Qu'est-ce que tu racontes ?

BILLIE. — Tu comprends rien à rien.

BROCK. — Je te conseille de laisser tomber tes grands airs, triple cruche !

BILLIE. — Toi... (Elle essaie de trouver mieux.) Danger public !

BROCK. — Je t'ai prise dans la rue et je peux t'y renvoyer. Tu mangeais pas tous les jours, hein, avant de me rencontrer.

BILLIE. — Oui, mais quand je mangeais c'était sans toi. Tu sais pas te tenir à table. Tu n'as pas de manières. Tu passes ton temps à enlever tes chaussures. Et à curer tes dents ! Tu n'es pas sortable !

Hélène descend l'escalier, sort vers la porte de service.

BROCK. — Je suis plus sortable que toi !

BILLIE. — Et ce parfum de quatre sous que tu t'inondes !

BROCK. — Quatre sous ? Rien de ce qui m'appartient ne coûte que quatre sous ! Excepté toi !

BILLIE, calme. — Je ne t'appartiens pas. Personne ne peut appartenir à personne. C'est la loi.

BROCK. — Me parle pas de la loi. Si je pensais à la loi, je serais pas où je suis.

BILLIE. — Où es-tu ?

BROCK. — C'est bon. Tu me casses les oreilles. Si tu te plais pas ici, mets-les. Tu reviendras. (Billie se dirige vers la porte.) Un moment. (Brock prend les documents.) Fais ça d'abord.

BILLIE. — Plus tard.

BROCK. — Tout de suite.

BILLIE. — Non.

Elle se dirige vers l'escalier.

BROCK, criant. — Viens ici !

BILLIE. — A partir d'aujourd'hui je ne signerai rien tant que je ne saurai pas ce que je signe !

BROCK. — Fais ce que je te dis !

Elle s'arrête, terrifiée. Brock est en face d'elle et lève la main.

BILLIE. — Harry, non ! Je t'en prie ! Non !

Une gifle interrompt ses cris. Puis une autre gifle. Sa révolte est vaincue. Elle s'incline en sanglotant. Brock la pousse vers la table. Toujours sanglotant, elle s'assied et signe les papiers que Brock lui présente un par un. Quand elle a fini, Brock met les papiers dans sa poche. Billie pleure, couchée à demi sur la table. Brock se verse un verre de whisky.

BROCK. — Et maintenant, f... le camp.

BILLIE. — Quoi ?

BROCK. — Il y a pas de « quoi » ? J'aime pas la rouspétance. J'ai été trop bon avec toi. C'est là où je me suis gourré. Et t'as cru que c'était arrivé. Mais je veux personne autour de moi qui sait pas se tenir à sa place. Alors, débine-toi. Va t'asseoir sur un banc dans la rue et reviens quand tu auras compris. (Billie est comme paralysée par la crainte.) T'as entendu ? (Elle se dirige vers l'escalier. Il lui montre la porte.) C'est par là !

BILLIE, d'une petite voix. — Je peux pas sortir comme ça.

BROCK. — Alors, grouille-toi. Je t'ai assez vue pour l'instant.

Billie monte l'escalier. A mi-chemin, elle s'arrête et se tourne vers Brock.

BILLIE. — Espèce de... fasciste !

BROCK. — Quoi ?

Mais Billie s'est enfuie rapidement. Brock se tourne et se retrouve en face de la pile de livres achetés par Billie. Il pousse les livres qui tombent à terre. D'un coup de pied, il les disperse. Il en ramasse un qu'il déchire rageusement. Il en prend un autre au moment où Devery descend l'escalier. Brock s'arrête, gêné d'être surpris dans cet accès de colère puérile.

DEVERY. — C'est en ordre ?

BROCK. — Cette question ! Bien sûr que c'est en ordre. Vous croyez qu'elle a droit à la parole, la môme ?

DEVERY. — Où est-elle ?

BROCK. — Je lui ai dit d'aller prendre l'air. Je peux pas supporter les pleurnicheries.

DEVERY. — Pourquoi pleure-t-elle ?

BROCK. — Est-ce que je sais !

DEVERY. — Elle devient un peu bizarre.

BROCK. — Mais non. C'est toutes ces histoires de bouquins qui l'ont détraquée, rien d'autre.

DEVERY, citant. — « Un peu de science n'est pas sans danger. »

BROCK. — Quoi ?

DEVERY. — Rien, mais votre désir d'éduquer Billie était peut-être une erreur.

BROCK. — Est-ce qu'on pouvait prévoir ? Il y a une chose qu'il faut faire d'abord, c'est virer le gars aux lunettes, Verrall.

DEVERY. — Qu'est-ce qu'il a fait ?

BROCK. — Il doit lui en avoir trop dit. (Pause.) Vous savez comment elle m'a appelé ? Un fasciste !

DEVERY, presque un sourire. — Vraiment ?

BROCK. — Qu'est-ce que ça veut dire au juste ? Un bon dieu de mot européen... Me dire ça à moi, quand je suis né à Plainfield, New Jersey ! Elle le sait bien.

Il regarde la porte de la chambre de Billie et presque mélancoliquement. Devery l'observe.

DEVERY. — Quelque chose qui vous ennuie, Harry ?

BROCK. — Oui. C'est que j'y tiens à cette môme-là. (Pause. Brock réfléchit, tout déconcerté.) Ed, on pourrait pas trouver quelqu'un qui la ferait redevenir aussi bête qu'avant ? (Billie descend, habillée, et se dirige vers la porte d'entrée. Brock ne se retourne pas. Brock à Billie.) Et t'amène pas en retard, hein, si tu n'aimes pas les baffes.

Billie s'arrête et s'avance d'un pas vers le milieu du salon.

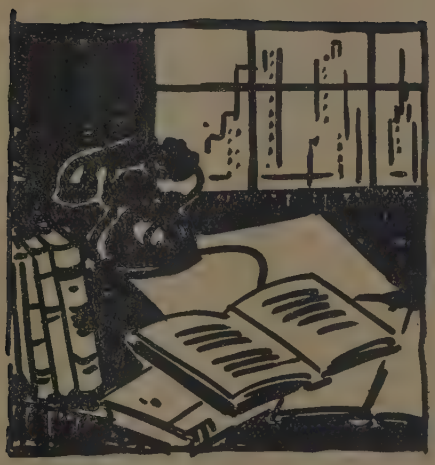
BILLIE, très gentiment. — Tu veux me rendre un grand service, Harry ?

BROCK, durement. — Quoi ?

BILLIE, toujours gentille. — Crève !

Elle s'enfuit avant que Brock ait pu trouver une réponse.

RIDEAU



TROISIÈME ACTE

Le même soir. Plus tard. Devery, sans veston, travaille en face d'une pile de papiers. Il est peut-être un peu plus saoul qu'auparavant. Brock, en pyjama et robe de chambre, marche de long en large.

BROCK. — Quelle heure est-il ?

DEVERY. — Une heure trente-cinq.

BROCK. — Quand elle rentre, je l'assomme.

DEVERY. — « Quand » ou « si » elle rentre ?

BROCK. — C'est pas la première fois. Ça finit toujours comme je veux.

DEVERY. — Espérons.

Pause.

BROCK. — Quelle heure ?

DEVERY. — Une heure trente-cinq.

BROCK. — C'est ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

DEVERY. — Bon. Une heure trente-six.

BROCK. — A quelle heure est-elle sortie ?

DEVERY. — Je ne sais plus. Il pouvait être cinq ou six heures.

BROCK. — Ça fait huit heures.

DEVERY. — Quoi ?

BROCK. — Ça fait huit heures qu'elle est partie.

DEVERY. — Il y avait peut-être deux grands films au programme.

BROCK. — Oui... mais ça durerait quand même pas huit heures. (Pause.) Il lui est peut-être arrivé quelque chose.

DEVERY. — Vous le sauriez déjà.

BROCK. — Elle s'est peut-être fait enlever... (Devery le regarde.) Ça arrive tout le temps.

DEVERY. — Pas à elle.

BROCK. — Vous croyez que cet idiot d'Eddie penserait à téléphoner ?

Pause.

DEVERY. — C'est bien ennuyeux s'il ne la trouve pas. Elle a encore à signer des papiers. Et qui ne peuvent pas attendre.

Eddie entre par la grande porte.

EDDIE. — Elle est là ?

BROCK. — Cette question ! « Elle est là ? » Non...

EDDIE. — Le type en bas dit qu'il l'a vue sortir de l'hôtel et puis qu'il l'a vue rentrer.

BROCK. — Il a pas les yeux en face des trous. Retourne la chercher.

EDDIE. — J'ai déjà fouillé toute la ville.

BROCK. — Recommence. (Eddie ne semble pas pressé. Brock hurle.) Tu entends ?

EDDIE. — Oui, oui... (Il va vers sa chambre.) Le temps de changer de chaussures.

Il sort.

DEVERY. — Si j'étais sûr de pouvoir monter l'escalier, j'irais me reposer.

Pause.

BROCK. — J'aurais jamais pensé qu'elle en arriverait là.

DEVERY. — Vous avez réfléchi à ce que nous avons discuté à son sujet ?

BROCK. — A son sujet ?

DEVERY. — Le mariage.

BROCK. — Encore ?

DEVERY. — Toute cette histoire va un peu loin, Harry. Si elle se met à faire la mauvaise tête... je dois penser à votre protection, du point de vue légal. Sur le papier, elle possède...

BROCK. — Je sais.

DEVERY. — Vous devriez l'épouser, Harry.

Longue pause.

BROCK, doucement. — On finit toujours par se faire harponner, avec les gonzesses. (Il se verse à boire.) C'est incroyable, hein ?

DEVERY. — Dans quel sens ?

BROCK. — Toute cette pagaïe parce qu'une môme a lu un ou deux bouquins.

DEVERY, toujours un peu ivre. — C'est le monde nouveau, Harry. La raison prend la place de la force. La connaissance, c'est le pouvoir...

Il se lève.

BROCK. — Quoi ?

DEVERY. — L'honnêteté est l'habileté suprême. C'est ainsi que va le monde...

Il monte l'escalier et trébuche.

BROCK. — Ah ! tout va bien ici... Vous ne dessaoulez pas... la môme n'en fait qu'à sa tête... et le sénateur... vous m'en avez amené un beau de sénateur ! Une vraie occasion.

DEVERY. — Je trouve qu'il est charmant.

BROCK. — Je pourrais m'en payer un mieux au café du coin.

DEVERY. — Ils ne sont pas tous à vendre, Harry. Vous savez ce qui fait que tout va mal à Washington ? Trop d'honnêtes gens.

Devery atteint la chambre de Brock. Celui-ci, seul, se promène, allume une cigarette. Puis il s'arrête et regarde les livres. Il en prend un, le plus mince, et s'assied sur le sofa. Il lit. Eddie entre.

EDDIE. — Je vais jeter un coup d'œil en bas. Je verrai bien si...

Il s'arrête, stupéfait, devant le spectacle incroyable qu'offre Brock lisant.

BROCK se retournant, il voit la surprise d'Eddie. — Quoi ?

EDDIE. — Rien.

BROCK. — T'as jamais vu quelqu'un lire un livre, non ?

EDDIE. — Oh ! si...

BROCK. — Alors ? F...-moi le camp.

EDDIE. — D'accord.

Il part. Brock continue à lire. La porte d'entrée s'ouvre sans bruit et Billie passe la tête. Elle se retire. Brock lit encore un peu, puis déchire le livre en deux et le jette. Il monte dans sa chambre et éteint la lumière principale du salon. Un instant plus tard, Billie entre. Elle monte vers la chambre de Brock, écoute à la porte, puis redescend. Elle fait entrer Paul. Elle voit les papiers laissés par Devery, les examine et en donne un à Paul qui l'examine. Puis tous deux ramassent les documents qui se trouvent sur le bureau.

BILLIE, à voix basse. — Ça va ?

PAUL. — Je crois que ça ira très bien.

BILLIE. — Je ne vous reverrai sans doute pas, Paul...

PAUL. — Quoi ?

BILLIE. — Chut !

PAUL, à voix basse. — Quoi ?

BILLIE. — Alors je veux vous dire au revoir et encore merci.

PAUL. — Où allez-vous ?

BILLIE. — Loin d'ici, c'est tout ce que je sais.

PAUL. — Où ? Vous pouvez me le dire.

BILLIE. — Je ne sais pas. D'abord, j'irai peut-être voir mon père pour quelques jours.

PAUL. — Bonne idée, mais j'en ai une meilleure.

BILLIE. — Laquelle ?

PAUL. — Marions-nous.

BILLIE. — Vous rigolez ?

PAUL. — Je vous aime, Billie.

BILLIE. — Vous m'aimez pas. Vous n'aimez que les cerveaux.

PAUL. — Le vôtre aussi.

BILLIE. — Je vais y réfléchir. Mais je peux vous dire tout de suite que je répondrai non. Et maintenant, partez. (Paul l'embrasse.) Qu'est-ce que vous faites ?

PAUL. — Si vous ne le savez pas, c'est que je m'y suis mal pris.

Il recommence.

BILLIE. — Qu'est-ce qui est plus important ? (Elle s'assied sur le sofa.) Saboter le travail d'Harry ou se raconter des câlineries ?

Il s'assied auprès d'elle.

PAUL. — Les deux choses font partie du même programme.

BILLIE. — Paul, réellement, je voudrais...

La porte s'ouvre et Eddie entre. Il allume la lumière centrale et voit Paul et Billie qui se lèvent du sofa.

EDDIE. — Alors, maintenant, c'est les cours du soir ? (A Billie :) Où étiez-vous ? Je vous ai cherchée partout.

BILLIE. — Je suis allée jusqu'à la Maison Blanche et retour.

EDDIE, à Paul. — Vous feriez mieux de les mettre, vous.

PAUL. — Pourquoi ?

EDDIE. — Faut que je lui annonce qu'elle est revenue. Je crois pas qu'il aimerait vous savoir ici à tourner autour de sa gosse à une heure pareille. Il est un peu drôle de ce côté-là.

PAUL. — Je prends le risque.

BILLIE. — Vous feriez mieux de partir.

EDDIE. — Elle a raison, pouvez m'en croire.

PAUL. — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

EDDIE. — Je vais vous dire. J'ai pas peur de la casse, mais la vue du sang ça me rend nerveux.

Il monte vers la chambre de Brock.

BILLIE. — Paul, je vous en prie.

PAUL. — Vous êtes sûre que tout ira bien ?

BILLIE. — Ne craignez rien.

PAUL. — Bonsoir, Billie.

BILLIE. — Bonsoir. (Paul sort. Billie prend le téléphone.) Donnez-moi le portier. « Allô, portier ? Ici, le 67-D... Pouvez-vous m'envoyer quelqu'un pour mes bagages ? Non, tout de suite... Merci... » (Eddie apparaît en haut de l'escalier, se frottant l'estomac.) Qu'est-ce que vous avez ?

EDDIE. — En plein dans le buffet, qu'il m'en a mis un jeton.

BILLIE. — Pourquoi n'avez-vous pas riposté ?

EDDIE. — Quoi ?

BILLIE. — Pourquoi vous ne lui avez pas rendu ?

EDDIE. — Il disait bien que vous deveniez folle. Je vois qu'il avait raison.

BILLIE. — Vous voulez faire quelque chose pour moi ?

EDDIE. — Quoi ?

BILLIE. — Allez emballer mes affaires, là-haut.

EDDIE. — Vous filez encore ?

BILLIE. — Pour de bon.

EDDIE. — Eh bien, je vais vous dire, ça me fait de la peine. Et ça va lui en faire aussi.

BILLIE. — Plus que vous pensez.

EDDIE. — Où irez-vous ?

BILLIE. — Pas vos oignons.

EDDIE. — Vous m'en voulez à moi aussi ?

BILLIE. — Dans un certain sens, oui.

EDDIE. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

BILLIE. — C'est comme ça que je suis à présent. J'en veux à tous ceux qui acceptent tout.

EDDIE. — Essayez pas de me faire travailler le cerveau. J'ai assez d'embêtements comme ça.

Il entre dans la chambre de Billie. Brock apparaît.

BROCK. — Où as-tu été ?

BILLIE. — Me promener, comme tu m'avais dit.

BROCK. — Jusqu'à cette heure-ci ?

BILLIE, ironique. — Je ne savais pas que je te manquais tellement...

BROCK. — J'avais décidé de t'annoncer une nouvelle. Une bonne nouvelle. Je n'aime pas attendre quand j'ai une idée.

BILLIE. — Oui, je sais.

BROCK. — A présent, je ne sais plus si tu mérites que je te la dise.

BILLIE. — Pourquoi pas ?

Pause.

BROCK. — Je savais bien que tu reviendrais.

BILLIE. — Vraiment ?

BROCK. — Je l'ai dit à Ed. Il était inquiet. Moi, pas.

BILLIE. — Pas encore.

BROCK. — Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?

BILLIE. — J'ai réfléchi.

BROCK. — A quoi ?

BILLIE. — A ma situation.

BROCK. — Je veux justement t'en parler. Primo, Verrall est liquidé. Il me dérange, et ce qu'il t'apprend ça ne fait que t'embrouiller. Deuxièmement, on va se marier.

BILLIE. — Non.

BROCK. — A condition que tu te surveilles... Non ? Qu'est-ce que ça veut dire « non » ?

BILLIE. — Ça veut dire que je ne veux pas.

BROCK. — Tu te fiches de moi ?

BILLIE. — Non.

BROCK. — Mais pour qui que tu te prends d'oser dire « non » ?

BILLIE. — T'excite pas. J'ai d'autres surprises en réserve.

BROCK. — Réponds-moi.

BILLIE. — Quoi ?

BROCK. — Comment peux-tu refuser qu'on se marie ?

BILLIE. — Parce que tu es trop bête — et ça, c'est une raison. Et puis j'ai envie de vivre d'une autre façon.

BROCK. — Je te comprends pas.

BILLIE. — Moi, je me comprends.

BROCK. — Qu'est-ce que je t'ai fait ? Je t'ai parlé un peu fort de temps en temps. Peut-être j'ai eu la main leste une ou deux fois. Et puis quoi ? Je t'ai fait des tas de cadeaux et on peut toujours s'arranger.

BILLIE. — Non.

BROCK. — Mais pourquoi ?

BILLIE. — Tout ce que Paul m'a dit, tout ce que j'ai lu, c'est vrai, ça m'a tout embrouillée... Mais ça m'a fait comprendre une chose : c'est qu'il y a des gens qui prennent tout et d'autres qui donnent tout. Et je n'ai plus envie de me laisser faire. Par toi ou par n'importe qui.

BROCK. — Ecoute un peu. J'ai une idée. Viens en haut et on se réconciliera. Ça nous rappellera le bon temps. (Pendant la scène suivante, Billie commence à assembler sur le bureau ses papiers et ses livres épars dans la pièce.) Tu veux qu'on aille à Miami ? (Billie continue sa besogne sans répondre.) Moi, je te dis que tu devrais m'épouser... Tu crois pas ? (Soudain il perd son calme.) Et puis, en voilà assez. Tu vas m'épouser. Et pas d'histoires. Je t'ai laissée parler, ça suffit. Tu vas faire ce que je te dis !

BILLIE. — Je n'ai plus peur de toi, Harry. Ça aussi, c'est nouveau.

BROCK. — Tu n'as plus peur, hein ?

Il s'avance vers elle, menaçant, mais s'arrête quand la sonnerie de la porte retentit. Un instant plus tard, la porte s'ouvre et deux Grooms entrent.

BILLIE, aux grooms. — C'est en haut.

BROCK. — Qu'est-ce qui est en haut ?

BILLIE. — Je te l'avais pas dit ? Je m'en vais.

BROCK. — Tu t'en vas ?

BILLIE. — Et pour de bon.

BROCK, aux Grooms. — Un instant. (Ils s'arrêtent.) Fichez le camp. (Ils hésitent.) Et plus vite que ça ! (Ils partent. A Billie :) Il y a quelques détails à régler d'abord. Tu peux pas t'en aller si vite, mon petit. Tu es un peu trop dans le coup avec moi. Et c'est la plus grosse combine de ma vie. J'ai peut-être eu tort de t'y mettre. Mais, tort ou pas tort, tu y es.

BILLIE. — Eh bien, tu te passeras de moi...

BROCK. — Bon ! Tu veux tout liquider ? D'accord. J'ai pas de temps à perdre. (Il appelle :) Ed ! (Il regarde les papiers qui restent sur le bureau.) Tu vas pouvoir partir, et vivement. Je t'ai trop gâtée, c'est ma faute. T'es plus bonne à rien pour moi. Je voulais que tu deviennes une associée, une vraie associée. Et toi tu veux pas ? Entendu. Tu verras ce que tu deviendras sans moi. Tu sais, tu n'es plus aussi fraîche qu'il y a neuf ans. Pour parler franchement, tu es même plutôt moche. Je peux passer la main.

DEVERY, du haut de l'escalier. — Alors, tout est arrangé ?

BROCK. — Votre g...

DEVERY. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il descend l'escalier.

BROCK. — Elle est cinglée ! On va tout régler entre nous et elle débarrasse le plancher.

DEVERY, à Billie. — Vous vous rendez bien compte de ce que vous faites ?

BILLIE. — Oui, pour la première fois de ma vie.

BROCK. — Où avez-vous fourré toute la paperasse qu'elle doit signer ?

DEVERY, montrant le bureau. — Là.

BROCK. — Où, là ?

Devery va vers le bureau. Ils cherchent.

BILLIE. — C'étaient des couvertures bleues ?

DEVERY. — Oui.

Pause.

BILLIE. — Trois copies ?

BROCK. — Oui.

Pause.

BILLIE. — Je les ai données à Paul.

Brock et Devery la regardent.

BROCK. — Quand ?

BILLIE. — A l'instant.

DEVERY. — Pourquoi ?

BILLIE. — Cette question ! Pour qu'il les publie dans son journal.

BROCK. — Dis-moi, pour ces blagues-là, tu repasseras.

BILLIE. — Je ne blague pas. Paul dit que c'est la plus sale escroquerie qu'il ait vue depuis vingt ans. (Devery et Brock échangent un regard terrifié.) Vous troublez pas. Vous m'avez dit, vous, que tout était parfaitement régulier.

BROCK. — Tu mouchardais ?

BILLIE. — Pas à mon avis. S'il y a un incendie et que j'appelle les pompiers, qu'est-ce que je moucharde ? L'incendie ?

DEVERY. — J'appelle Norval.

BROCK. — Je sais qui il faut appeler. Eddie !...

DEVERY, au téléphone. — « Decatur 9124... »

Eddie apparaît.

BROCK. — Va dire à Paul Verrall de venir tout de suite.

EDDIE. — D'accord.

BROCK. — Attends. Dis-lui que c'est Billie qui le demande.

Eddie sort.

DEVERY, au téléphone. — « Allô, Norval ? Ed. Je vous éveille ? Ah ! bien... Je suis chez Harry. Pouvez-vous passer ? Important... Non, pas possible. Bien, merci. »

Il raccroche le récepteur.

BILLIE. — Paul n'est pour rien là dedans... C'était mon idée à moi.

BROCK. — Je vais t'en montrer des idées !

BILLIE. — Si tu crois que tu peux lui faire peur, tu perds ton temps. Il a beau avoir des lunettes, il est têtu.

DEVERY, se versant à boire. — Oh ! Seigneur !

BROCK, à Devery. — Si vous commencez à geindre, vous feriez mieux de ficher le camp.

DEVERY. — Nous sommes mal partis, Harry.

Il boit.

BROCK. — Je vais m'occuper de ce gars-là.

DEVERY. — Je le souhaite.

BROCK. — Vous, au moindre accroc, vous vous dégonflez. Je vous dirai deux mots tout à l'heure.

DEVERY. — Mais si le projet est publié, plus personne ne marchera avec nous.

BROCK. — Vous avez une solution ?

DEVERY. — Vu les circonstances, écoutez... il vaudrait peut-être mieux tout laisser tomber. Laissez-le dénoncer un scandale... Si rien ne se fait, il sera ridicule.

BROCK. — Si rien ne se fait ? Vous croyez que j'ai gâché ici deux mois de ma vie et tout ce fric pour rien ?

DEVERY. — Si vous tenez à votre tranquillité...

BROCK. — J'y tiens pas. Je tiens à ce que je veux avoir.

DEVERY. — Ça sera dur.

BROCK. — Et pourquoi ? Parce qu'un petit miro veut ouvrir sa grande g... ? Je lui arracherai la langue !

DEVERY. — Ecoutez.

BROCK. — Vous êtes une lavette ! (Eddie revient avec Paul qui aussitôt flaire le traquenard. Brock s'avance vers Paul et lui parle avec un calme menaçant.) Il paraît que, par erreur, vous avez pris quelque chose qui m'appartient.

PAUL. — Vraiment ?

BROCK. — Alors ?

Pas de réponse. Sur un signe de Brock, Eddie prend les bras de Paul. Brock force Paul à s'asseoir sur le sofa où se trouve Billie.

PAUL. — Bonsoir.

BILLIE. — Vous allez bien ?

PAUL. — Très bien. Et vous ?

BROCK, à Devery. — Allez chercher les papiers dans sa chambre.

PAUL. — Qu'est-ce que vous pensez ? Vous croyez qu'ils y sont ?

Devery s'arrête.

BROCK. — Où sont-ils ?

Paul sourit.

BROCK. — Vous voulez jouer les durs. Parfait, ça me connaît. (Il va fermer au verrou la porte de service. Eddie fait de même à la porte d'entrée. Brock revient vers le sofa.) Maintenant, écoutez bien tous les deux. C'est fini la rigolade. L'enjeu est trop gros. Vous avez pris quelque chose qui m'appartient. Si vous voulez sortir d'ici avec tous vos membres, vous allez le rendre. Je me suis jamais dégonflé. (A Billie :) Tu peux lui dire.

BILLIE. — Il s'est jamais dégonflé. Il a déjà supprimé des gens. Par exemple, celui qui a été tué, il y a quelques années, quand il y avait une grève dans une de ses...

BROCK. — Tais-toi. C'est pas de ça qu'on cause !

BILLIE, comme un professeur. — Ce n'est pas de cela que l'on parle. (A Paul :) Correct ?

PAUL. — Correct !

BROCK. — J'ai pas l'impression que vous vous rendez compte. Il s'agit de savoir si vous tenez à votre peau...

DEVERY. — Un instant, Harry, si vous permettez. (A Paul :) Vous êtes sur une fausse piste, Paul. Vous voulez mon avis ? N'insistez pas.

PAUL. — Vous voulez mon avis ? Mes affaires ne vous regardent pas.

BROCK. — Non, mais visez le gars qui donne des avis ! (A Paul :) Et les miennes, d'affaires, ça vous regarde ?

PAUL. — Je vous l'ai déjà dit, c'est mon métier.

BROCK. — Quoi ? De me ficher des bâtons dans les roues ?

PAUL. — Non, pas spécialement.

BROCK. — Alors ? Qu'est-ce que c'est votre métier ? Causez, ça m'intéresse.

PAUL. — De surveiller ce qui se passe et de le faire connaître au public.

DEVERY. — Et si je vous dis que toute l'opération est strictement légale.

PAUL. — Alors, je dirai que la loi doit être revisée.

BROCK. — Qui êtes-vous ? Le gouvernement ?

PAUL. — Mais oui.

BROCK. — Depuis quand ?

BILLIE. — Depuis... (Elle essaie de se rappeler la date.) Dix-sept cent soixante dix-neuf. (A Paul :) C'est bien ça ?

PAUL, à Brock. — Qu'est-ce que vous pensez qu'est le gouvernement ? Un homme, un monstre, une machine ? Non. Depuis 1779 le gouvernement des Etats-Unis, c'est vous et moi et des millions de gens. Et nous avons des intérêts à défendre en commun.

BROCK. — Merci, je peux défendre les miens tout seul.

Sonnerie. Eddie ouvre la porte. Le sénateur Hedges entre.

HEDGES. — Bonsoir, Eddie. (Gaiment.) Alors, on bavarde gentiment ?

BROCK. — Votre g....

HEDGES. — Vous dites ?

BROCK. — C'est pas si gentil que vous pensez.

HEDGES. — Un ennui ?

DEVERY. — M. Verrall, ici présent, a trouvé un

paquet de documents... Je ne sais pas ce qu'il en pense...

PAUL. — Je vais vous le dire. Simplement que le rapport entre l'affaire que monte Harry et la proposition de loi du sénateur est un peu plus qu'une coïncidence.

HEDGES. — Une minute, mon petit. Je ne suis pas contre les idées avancées — j'en ai eu moi-même autrefois — mais je ne vois pas pourquoi vous vous en prenez à nous entre tous...

PAUL. — Je sais. Vous n'êtes pas les seuls. Pression, pots de vin, corruption, république des camarades, ça se voit souvent et c'est difficile à combattre. Mais, quand par bonheur on a en mains les faits, les chiffres et surtout les noms...

BILLIE. — Et il les a !

HEDGES, digne. — Je vous prierais de faire attention, jeune homme, quand vous parlez de pots de vin en ma présence.

BILLIE. — Et les 80.000 dollars ? Comment que ça s'appelle, alors ?

Hedges, désemparé, regarde Brock.

HEDGES. — Harry, vraiment, je pense que...

BROCK. — Qu'est-ce que ça peut me f... ce que vous pensez ? (A Paul :) C'est bon. On a assez raconté d'histoires. Allons au but. Qu'est-ce que vous proposez ?

PAUL. — Rien. Votre avocat dit que tout est régulier.

BROCK. — Bien sûr.

PAUL. — Alors pourquoi vous en faire ?

BROCK. — J'aime pas le bruit, c'est tout.

DEVERY. — Un article fera naître des tas de potins. C'est gênant.

BROCK, à Paul après réflexion. — Qu'est-ce que vous voulez ?

PAUL. — Whisky soda.

Eddie s'empresse.

BROCK. — Faites pas le malin avec moi. J'ai encore rencontré personne qui n'a pas son prix.

PAUL. — Moi ça m'est arrivé.

Il se verse à boire.

BROCK. — Je parle de gros chiffres. Ou bien vous acceptez et on n'en parle plus. Ou bien vous aurez beau faire attention, vous vivrez pas vieux, compris ?

PAUL. — Je vais y réfléchir.

BROCK. — Je vous donne deux minutes.

Paul se rassied. Il regarde Billie. Elle le regarde. Il sourit, elle sourit. Il regarde Devery. Elle regarde le Sénateur. Tous deux enfin regardent Brock, et Paul se lève.

PAUL. — Allez, Billie, venez.

Paul se dirige vers la porte. Billie suit. Eddie va pour se mettre en travers quand Brock bondit vers Paul.

DEVERY. — Du calme, Harry !

HEDGES. — Ne nous énervons pas.

Brock empoigne Paul par le bras, puis l'agrippe par le col et le secoue, comme s'il allait l'étrangler. Paul tombe sur les genoux.

DEVERY. — Laissez-le, bon sang !

BILLIE. — Harry !

HEDGES, faiblement. — Oh ! Seigneur !

Les trois hommes essaient d'empêcher Harry d'étrangler Paul. Billie court au téléphone.

BILLIE. — La police ! la police !

Sur un signal de Devery, Eddie éloigne Billie du téléphone. Enfin Devery et Hedges parviennent à libérer Paul, qui s'assied sur les marches de l'escalier. Billie le rejoint. Brock se laisse tomber sur le sofa.

DEVERY, à Brock. — Espèce de fou ! Où vous croyez-vous ? Vous alliez nous mettre dans de beaux draps !

BROCK. — Je ne pouvais pas tolérer...

PAUL se lève et s'avance vers Brock. — Qu'est-ce que vous ne pouviez pas tolérer ? Nous tolérons bien, nous, que vous soyez encore en liberté... Vous devriez dire merci.

BROCK, menaçant. — Vous ne me connaissez pas !

PAUL. — Je vous connais, vous et vos pareils. J'en ai vu déjà, des bruns, des blonds et des chauves ! Vous êtes toujours les mêmes et habituellement vous êtes ici dans l'appartement le plus cher. Vous avez tout le pétrole, et le bois, et l'acier et le charbon et l'aluminium... Qu'est-ce qu'il vous faut encore ? Les hommes ? Les lois ?

BROCK, se levant. — Vous fatiguez pas. Je suis toujours prêt à causer. Qu'est-ce que vous penseriez de cent sacs ?

PAUL. — Cent mille dollars ? C'est une belle somme. Mais je ne peux pas.

BROCK. — Et pourquoi ?

PAUL, après une pause. — Ma femme n'aimerait pas ça.

BILLIE, doucement. — Certainement pas.

BROCK. — Bien. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

PAUL. — Vous empêcher d'acheter et de vendre notre législation comme si c'était de la ferraille.

BROCK. — Qu'est-ce que vous racontez ? Je vois pas ce que je fais de mal. Nous sommes en Amérique, hein ? Où elle est alors cette liberté d'entreprise dont on nous rabat les oreilles.

BILLIE. — Rebat.

Elle se tourne vers Paul.

PAUL. — Correct.

DEVERY, que l'ivresse a repris, porte un toast. — A la liberté d'entreprise !

BROCK. — Vous m'en voulez parce que moi je réussis et vous pas, tout est là. Tout le monde a les mêmes chances. J'ai commencé comme les autres gosses. Où sont les autres ?

BILLIE. — Nulle part. Tu les as sortis à coups de pied dans le c...

BROCK. — J'ai toujours fait ce que j'ai voulu et je continuerai.

BILLIE. — Essaie donc.

BROCK. — Qui m'empêchera ?

BILLIE. — Nous deux.

BROCK, riant. — Vous deux ! Ça sera un beau pays alors où un miteux et une poule peuvent empêcher de travailler un gars comme moi ! (Furieux, il se tourne vers Devery.) Et vous ? Vous êtes sourd-muet ? Pourquoi est-ce que je vous paie ? Dites quelque chose.

DEVERY. — Bien. Je vais dire quelque chose.

Un temps.

BROCK. — Accouchez !

DEVERY. — Ils ont raison.

BROCK. — Vous croyez qu'ils vont se mettre en travers de moi ? Et d'un sénateur ? Vous croyez qu'avec tout le fric que j'ai ?...

PAUL. — Tout change, Harry. Si vous voulez continuer le même jeu, dépêchez-vous ! Les gens commencent à y voir clair. Ça va devenir difficile pour vous et vos pareils. Notre structure démocratique est une mécanique délicate et nous ne la laisserons pas démolir par des gars comme vous !

DEVERY, portant un toast. — A notre structure démocratique !

BROCK, à Devery doucement. — Dites donc, parmi tous les gens qu'il y a à Washington (montrant Paul) c'est celui-là que vous avez trouvé de mieux à me faire connaître ? (A Paul :) Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

BILLIE. — Je vais te le dire.

BROCK. — Toi !

BILLIE. — Oui. J'ai peur que tu m'aies oubliée, que tu aies oublié que je suis une associée. Ed me l'a dit souvent. C'est cent vingt-six entreprises, que je possède.

DEVERY. — Contrôle.

BILLIE. — C'est la même chose. (A Brock :) Mais je n'en veux pas. Je veux rien avoir à faire avec tes combines — ou avec toi. Je vais toutes te les rendre — mais pas d'un seul coup — une à une. Une par an... (Et comme Brock va pour l'interrompre.) Si tu te conduis bien. Parce que si tu te conduis pas bien... (elle compte mentalement) seulement pour ce que tu as fait depuis que je te connais, ça doit aller dans les neuf cents ans de prison. A la sortie, tu seras pas jeune.

Brock se tourne vers Devery.

DEVERY. — C'est une révolution.

BROCK, à Devery. — C'est tout ce que vous pouvez faire pour moi ?

DEVERY. — Je ne sais pas pourquoi, mais je ne me sens plus aussi à la page qu'autrefois.

BILLIE. — Paul, nous partons. (A Brock :) J'enverrai chercher mes affaires.

BROCK. — Pauvre cruche ! Tu le regretteras ce jour-là, tu verras ! Va avec lui, ça te mènera loin...

BILLIE. — Bonsoir, tout le monde.

Elle va vers la porte.

BROCK, à Paul qui suit Billie. — Et vous...

PAUL. — Moi ?

BROCK. — Je vous f... à la porte !

PAUL. — Désolé. Ça me plaisait de travailler pour vous.

BILLIE, à Eddie. — Ouvrez !

EDDIE, à Brock. — C'est d'accord, Harry ?

BILLIE, à Eddie en imitant Brock. — Fais ce que je te dis !

Eddie ouvre la porte. Billie et Paul s'en vont en souriant. Devery se verse à boire.

BROCK, il essaie de rire de son désastre. — Qu'est-ce que vous en dites ? Il pouvait m'avoir de cent sacs et elle pouvait m'avoir comme mari. Et qu'est-ce qu'ils ont maintenant ? Des clous. (Pause.) Ce crétin !

HEDGES. — Oui.

BROCK. — Cette paumée !

HEDGES. — Très juste !

DEVERY, tout à fait saoul et portant un dernier toast. — A tous les crétins et à toutes les paumées passés, présents et futurs qui ont soif de savoir, qui cherchent la vérité, qui combattent pour la justice — et qui rendent la vie difficile aux saligauds... (à Hedges :) comme vous... (à Brock :) comme vous... (il regarde son verre) et comme moi.

Il boit.

RIDEAU

VOYAGE A WASHINGTON devant la critique

Sous le titre : « René Clair a fait de Joanovici un Topaze américain », le journal *La Seine* annonçait en avril dernier : « *Dans quelques jours, René Clair fera ses débuts d'auteur dramatique en faisant représenter sur la scène du théâtre des Ambassadeurs* VOYAGE A WASHINGTON, *qu'il adapta avec sa femme de* BORN YESTERDAY, *la pièce de son ami Garson Kanin.* » Et, dans une interview accordée à *Paris-Presse*, le célèbre metteur en scène de tant de chef-d'œuvres cinématographiques précisait : « *J'ai surtout été le messager d'un fidèle ami que j'aime infiniment : Garson Kanin. C'est lui qui m'a reçu aux Etats-Unis en 1940. Depuis, il a épousé une de mes grandes amies et j'aime le talent de ce garçon si remarquablement doué comme scénariste, auteur dramatique, metteur en scène...* »

France-Soir, de son côté, donnait sur la carrière de la pièce aux Etats-Unis les précisions suivantes : « BORN YESTERDAY *se joue depuis trois ans à New-York et il faut encore retenir ses places trois semaines à l'avance. Cinq grandes troupes parcourent les U. S. A. en jouant la pièce ; l'une d'elles a dû rester à Chicago six mois. A Londres, où les droits ont été acquis par Laurence Olivier, la pièce s'est jouée un an et demi. Hollywood a payé pour* BORN YESTERDAY *le prix le plus élevé qui ait jamais été donné : un million de dollars...* »

Au lendemain de la répétition générale au théâtre des Ambassadeurs, la critique se trouvait assez partagée dans son opinion sur le fond même de la pièce. Mais si M. Jean-Jacques Gautier était assez sévère dans son article du *Figaro*, M. André Ransan déclarait dans *Ce Matin* : « *Entre nous, c'est un très agréable voyage... Cette pièce représente dans le répertoire théâtral d'outre-Atlantique un genre spécial qui peut se résumer par « mélo-humoristique ». C'est un genre qui fait fureur aux Etats-Unis... L'action file à une allure elle aussi très américaine ; le dialogue bondit et pétille ; au total, une pièce récréative qui, sous une apparence désinvolte, va peut-être plus loin qu'elle n'en a l'air.* »

Dans *l'Aurore*, M. Gustave Joly analysait plus en profondeur le thème même de VOYAGE A WASHINGTON : « *Nous avons déjà, voilà dix ans, fait à l'écran, disait-il, ce voyage à Washington avec* M. Smith au Sénat, *film qui connut alors en son pays d'origine le même succès que la pièce de M. Garson Kanin et dans laquelle les requins d'affaires et les politiciens tarés de la plus grande démocratie américaine n'étaient guère ménagés. Un pauvre type illuminé, devant le mausolée de Lincoln, découvrait la Déclaration des Droits et, prenant conscience de sa dignité de citoyen et de ses devoirs de représentant du peuple, tenait victorieusement en échec, grâce à une petite journaliste, les forbans qui avaient cru faire de lui leur docile instrument. Dans* BORN YESTERDAY, *titre original de la comédie qui nous est présentée aujourd'hui par M. René Clair, l'héroïne, esclave résignée d'un profiteur de guerre, roi de la ferraille, dont elle est la bête à plaisir et la machine à signer, découvre à la fois l'amour et la loi morale. Révélée à elle-même par un honnête reporter ennemi des trusts que le trafiquant a imprudemment engagé afin de lui inculquer les belles manières, elle secoue le joug de son tyran et fait échouer la louche combinaison à laquelle étaient associés un avocat véreux et un sénateur vénal.* »

M. Marcel Augagneur, le critique de *France-Soir*, dont on connaît l'habituelle sévérité, ne cachait pas son admiration : « *On aurait tort de taxer de facilité ce* VOYAGE A WASHINGTON *qui, au contraire, peut s'enorgueillir d'une facture neuve, du moins en Europe. On se tromperait en croyant cette pièce facile ; son caractère cinégraphique couvre de son aisance apparente une cruauté qui, digne d'un Becque, surpasse celle de Lesage ou de Mirbeau dans l'étude de certaines gens d'affaires... Ceux-ci sont campés avec une exactitude hallucinante qui, tout en se tenant à la lettre de l'observation, permet au public de déduire leur vérité, comme s'il s'agissait de la sténographie de leurs propos. Cette race des « traitants », déjà chansonnés sous l'ancien régime (« on vit des » commis, mis comme des princes, » qui étaient venus nus de leurs » provinces... ») doit à tant de brutale lucidité de paraître renouvelée.* »

La critique, dans son ensemble, semblait donc ratifier le jugement porté par M. Paul Gordeaux qui, dans *l'Intransigeant*, déclarait donner la cote 7 sur 10 à VOYAGE A WASHINGTON.

L'excellente interprétation, réunie par M. Henry Bernstein, metteur en scène de l'œuvre, fut unanimement applaudie. « *Noël Roquevert*, écrivait M. Pierre Lagarde dans *Libération, est irrésistible : ses petits yeux en boutons de bottines, sa façon de se déchausser en scène, ses cris, sa manière de renvoyer les importuns, ses gaffes, son assurance dessinent le personnage de Brock avec un relief plein d'humour.* » De son côté, M. Francis Ambrière soulignait dans *Opéra* les mérites de l'actrice interprétant le rôle de Billie : « *Je n'ai toujours pas eu pour M^me^ Gaby Sylvia l'admiration que j'eusse souhaité de lui porter, mais, depuis* LA ROUTE DES INDES, *elle est entrée dans sa véritable voie. Elle faisait une médiocre interprète de théâtre « littéraire » ; au boulevard, elle est ravissante et pleine d'un esprit calculé mais efficace. Sa création du personnage de Billie est réussie de bout en bout...* »

Quant à Robert Dhéry, Pierre Labry, Roger Vincent et André Bervil « *ils tiennent*, selon M. Maxime Belliard, de *France-Libre, leur rôle respectif avec intelligence et sobriété autour de cet être envahissant, égoïste et nuisible qu'est cet espèce d'industriel mal défini et claironnant qui n'est au fond qu'un triste pantin* ».

« *Le décor de Wakhévitch est extrêmement réussi*, concluait enfin M. Pierre Lagarde de *Libération et la mise en scène d'Henry Bernstein est telle qu'on l'imagine : habile, ingénieuse, parfaitement au point.* »

France-Illustration Littéraire et Théâtrale n'est servie que par abonnement couplé avec *France-Illustration.*

Billie. Brock.

Billie. Paul.

5 Billie. — *C'est fini.*
Brock. — *Où vois-tu que c'est fini ?* (Acte Premier.)

6 Paul. — *Bonne nuit, Billie.* (Acte Premier.)

Billie. Devery.

7 Devery. — *Du travail pour vous.* (Acte II.)

8 Brock. — *Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?*
Billie. — *J'ai réfléchi.* (Acte III.)

9 Devery. — *Laissez-le, bon sang !* (Acte III.)

Brock. Billie.

Billie. Eddie. Hedges. Brock. Paul. Devery.

Sur un imperméable C.C.C.

la pluie frappe... sans entrer

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC C.C.C.

35 à 41 BOULEVARD HAUSSMANN . PARIS

PUB. J-R. BENOIT

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Dépôt légal 4e trimestre 1948. — Imprimeur n° 54.

Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.